BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE

Mélanges Théosophiques

par

ANNIE BESANT

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
10, RUE SAINT-LAZARE, 10

1910

Mélanges théosophiques

La Bibliothèque Théosophique se compose d'ouvrages publiés par les soins du **Comité de Publications théosophiques,** *59, avenue de La Bourdonnais, Paris (VIIe).*

BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE

Mélanges Théosophiques

CONFÉRENCES RÉSERVÉES AUX THÉOSOPHES

(LONDRES, 1909)

par

ANNIE BESANT

Traduit de l'Anglais



PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
10, RUE SAINT-LAZARE, 10

1910

Cet ouvrage est la traduction de la 2e partie de « **The changing World and Lectures for theosophical students** »; *la 1re partie a paru, en traduction française, sous le nom de* « Le Monde de demain ».

I

LA SIXIÈME SOUS-RACE

LA SIXIÈME SOUS-RACE

J'ai choisi, pour cette première conférence, un sujet que j'estime important : la sixième sous-race.

Dans la Société théosophique, et en dehors d'elle, on a cru devoir ridiculiser, avec plus ou moins d'humour, la manière dont les Théosophes parlent des Races, Sous-Races, Races-mères, Rondes, etc. ; certains blâment ce langage qu'ils considèrent comme très peu pratique. C'est un tort.

Quand notre grand instructeur H.-P. Blavatsky transcrivit pour nous la *Doctrine secrète* — cette vue d'ensemble merveilleuse de l'évolution des races sur notre globe — ce n'était pas seulement l'histoire du passé qu'elle nous donnait, mais aussi la clef de l'avenir. Je me propose, ce

soir, d'essayer de vous montrer la possibilité pour le Théosophe qui a étudié les principes fondamentaux de l'évolution passée, d'appliquer ces mêmes principes à l'évolution future et d'apprendre ainsi la meilleure manière de coopérer au plan divin qui, lentement, travaille à sa manifestation (à son accomplissement).

Le grand avantage de l'enseignement théosophique est de nous offrir un plan déterminé, auquel s'adapte, sans difficulté et sans erreur grossière, l'évolution du genre humain, étape par étape.

Si nous songeons un instant à ce que nous appelons les grands et les petits cycles, nous voyons que le grand schéma des Races, le schéma secondaire des sous-races, et même l'évolution de l'homme, suivent tous des lignes parallèles. Si nous en comprenons un, nous pouvons les comprendre tous. Je m'arrêterai à l'évolution des Races pour vous remémorer l'avènement successif des sous-races secondaires, la répétition des plus petites sous-races dans les limites de chaque Race. Inutile de remonter très loin. Il suffit d'examiner la Race qui a précédé la nôtre, la grande quatrième Race-mère, et la nôtre. La quatrième Race-mère fut la Race Atlante. J'y fais seulement allusion afin de

vous rappeler que, de son sein, naquit à son tour la cinquième Race. Le choix d'une nouvelle Race est la tâche d'un personnage particulier de la Hiérarchie occulte dont le nom seulement, autant qu'il nous est possible de savoir, a été emprunté à l'hindou, le Manou, l'Homme ou le Penseur, l'homme idéal ou par excellence.

Le Manou forme en son esprit, d'après la conception dirigeante du Logos planétaire, le plan de l'homme futur pour le réaliser graduellement selon les lignes de l'évolution naturelle. Ces lois d'évolution sont utilisées par le Manou avec l'aide de la Science et employées avec certitude. De même qu'un savant éleveur, peut dans son parc diriger une race vers un type désiré, de même sur un plan supérieur le Manou de la Race moule, d'après les mêmes lois d'évolution, la forme physique de la Race qu'il désire faire évoluer.

Le Manou choisit lui-même le type d'après les qualités particulières qui doivent être développées, qualités qui lui sont indiquées par le plan même. Si vous étudiez votre nature, vous voyez qu'elle possède des attributs distincts : le corps physique, le corps astral, le corps mental, le corps mental supérieur, le corps causal, enfin celui de la raison et de la pitié pure,

le corps bouddhique. Si nous envisageons ces trois types : l'émotionnel, le mental et le bouddhique, nous avons là ceux qui nous intéressent pour l'instant. Le désir ou l'émotion fut le trait caractéristique de la quatrième Race. L'esprit était l'esclave des sentiments inférieurs, cette race avait, comme force motrice, le développement de l'instinct de désir.

Mais dans les sous-races de la quatrième Race les autres principes devaient aussi se développer bien qu'à un degré très infime, et dans la suite des temps la cinquième sous-race commença à développer le mental inférieur.

C'est parmi cette cinquième sous-race que le Manou de cette époque fit une sélection et qu'il choisit certaines familles qu'il pensait pouvoir amener à l'idéal voulu. Le premier choix ne fut pas heureux, les sujets se montrèrent rebelles et trop peu malléables pour être « moulés » en la Race future ; mais cet essai laissa dans l'histoire du monde un peuple merveilleusement intéressant, le peuple Hébreu, et cette idée d'être « un peuple élu » a survécu jusqu'à ce jour. La seconde et plus heureuse sélection eut comme résultat notre cinquième Race-mère. Ainsi donc, parallèlement à l'évolution de la sous-race, s'accomplit celle de la Race-mère qui devait la

remplacer, et c'est à cause de cela que je me suis reportée vers le passé.

Tandis que la cinquième sous-race de la quatrième Race-mère se développait, la cinquième Race-mère, la grande race aryenne, fit son apparition, il y a un million d'années.

Nous pouvons laisser de côté notre quatrième Race avec ses sous-races, nous l'avons fait intervenir dans le seul but d'éclairer le présent. L'évolution de la cinquième Race s'accomplit et les sous-races parurent l'une après l'autre. La première de toutes s'établit au Nord de l'Inde et conquit graduellement cette grande péninsule : c'était la première sous-race de la branche aryenne. Puis après celle-là vint la seconde sous-race qui se dirigea vers l'Ouest, comme firent d'ailleurs toutes les sous-races postérieures ; puis vint la troisième, l'Iranienne ; ensuite la quatrième, la Celtique ; enfin la cinquième, la Teutonne. Et c'est là où s'arrête l'histoire vécue des sous-races de notre cinquième Race-mère.

Maintenant, remarquez que celles-ci chevauchent l'une sur l'autre à mesure qu'elles se développent. La première de ces sous-races est encore une grande puissance en Asie, on comprend que sa fin est loin d'être proche et que les Hindous, s'ils ont derrière eux une civilisa-

tion vieille de centaines de milliers d'années, ont aussi devant eux un avenir magnifique, dont les signes précurseurs se manifestent dans l'Inde d'aujourd'hui. Des événements, les uns encourageants, d'autres momentanément troublants, montrent partout qu'une vie nouvelle coule dans ses veines, présageant la naissance d'une nouvelle nation hindoue.

Aucune nation de la seconde sous-race n'existe actuellement. Elle a laissé de nombreuses traces de sa civilisation dans la bassin de la Méditerranée, traces que découvrent nos archéologues; mais elle a laissé dans l'histoire une si faible impression, pour ainsi dire, que quantité de ses prouesses furent considérées comme des légendes et des mythes.

La sous-race suivante, la grande race persane, est presque usée. Les Persans d'aujourd'hui n'ont pas grand chose de commun avec les Iraniens du passé. En fait leurs principaux vestiges sont sur le continent Indien : les Parsis, race déchue qui s'éteint peu à peu.

Mais lorsque nous arrivons à la quatrième sous-race, la Celtique, nous voyons encore en elle de grandes occasions de développement. C'est d'elle que naquit l'ancienne Grèce, le pays de la Philosophie et de la Beauté. Elle donna également-

ment naissance à Rome avec son remarquable talent de fondatrice d'empires. Cette race couvrit l'Europe, édifiant nations après nations et, s'étendant jusqu'à l'Irlande et l'Écosse, elle a semé là des potentialités qui n'ont point encore produit leur effet. En Irlande vous trouvez un mélange bizarre des restes de la quatrième Race-mère avec la quatrième sous-race de la cinquième; une bonne part d'influence atlante existe encore, beaucoup de divinités tutélaires de l'Irlande, les génies des montagnes, en général, les mêmes qui se mêlèrent à la vie et à la pensée de la race atlante, font encore sentir leur influence puissante sur la sous-race celtique, plus jeune, quoique déjà ancienne. Là encore nous avons de grandes possibilités de réveil et de développement car la quatrième et la sixième sous-races sont nécessairement enchaînées. De même que la nature émotionnelle s'élève et produit des actions sympathiques dans le domaine de la nature spirituelle, ainsi en est-il avec les Races et sous-races qui représentent ces principes sur la terre; les quatrième et sixième Races, comme les quatrième et sixième sous-races sont étroitement liées. L'Irlande n'a pas été isolée sans raison et la séparation qui existe là entre le Celte et le Teuton n'est pas sans signification.

Nous trouverons parmi ces Celtes des potentialités d'ordre spirituel, et il est possible que de là quelque influence puissante se déverse dans la grande organisation chrétienne de Rome. Celle-ci hésite maintenant entre deux alternatives ; ou bien sombrer en suivant la ligne que l'Encyclique papale semble lui avoir tracée, et devenir l'ennemie de l'esprit de l'époque, ou bien, si le parti moderniste dans l'Église Romaine s'élève au pouvoir, purifier et vivifier cette ancienne communion et faire d'elle ce qu'elle devrait être : l'Église des saints, le type et le symbole de la forme la plus pure et la plus élevée de la pensée chrétienne. Il se peut que l'Irlande, et c'est mon ardent désir, coopère à la grande œuvre purificatrice dans la Communion Romaine et rende possible son réveil. Tous ces faits sont en rapport étroit avec la sixième Race-Mère et en conséquence partiellement avec la sixième sous-race.

Après la quatrième sous-race vint la nôtre ; et, lorsque nous voyons cette cinquième sous-race, la Teutonne, faire progresser si rapidement le développement de l'esprit scientifique et concret, lorsque nous remarquons qu'elle est en train de commencer sa dernière conquête, celle de l'air, alors, si nous avons appris les leçons

du passé, nous pouvons apprendre à discerner les signes de la sous-race qui doit lui succéder. Mais ces sous-races chevauchent l'une sur l'autre, et c'est au moment de l'apogée de l'une que la suivante naît. Reportez-vous à l'apogée de la quatrième sous-race, quand la cinquième commençait à se développer, quand Rome était puissante ; c'était alors que les Goths, dans les forêts de la Germanie, commençaient à paraître en Europe, et à s'unir ensemble en tribus qui devaient devenir des nations. Tranquillement et silencieusement naissait la nouvelle sous-race pendant que celle qui la précédait atteignait le plus haut degré de civilisation de son époque. Lentement elle commença à développer ses particularités et ses facultés propres et, à dater de ce jour, la sous-race Teutonne s'est faite de plus en plus dominante et, bien qu'elle ne soit qu'une minorité comparée à la population totale du monde, elle le domine par la force de son esprit scientifique, s'étendant partout, se faisant la crête même de la vague qui s'avance.

Mais détournons nos yeux de l'éclat éblouissant de celle-ci pour regarder les endroits tranquilles où la naissance de la race future commence à se manifester. Précisément parce que la

cinquième sous-race est si forte et si dominatrice, nous cherchons dans le monde les commencements de celle qui lui succédera, et qui gouvernera le monde, non par la force de l'esprit concret, mais par la force de la Raison pure et compatissante, qui conquerra non par la force mais par l'amour, non par la concurrence mais par la coopération, et fondera en conséquence un Empire de longue durée. Car il est vrai aujourd'hui comme toujours que « ceux qui se servent de l'épée périront par l'épée », l'Empire stable est celui qui s'établit par l'amour et les bienfaits, qui est un éducateur et un défenseur et pas seulement un maître.

La sixième sous-race, la Race qui vient, naîtra, portant en elle les germes de la sixième Race-Mère, qui doit se développer beaucoup plus lentement. Vous pouvez déjà pressentir autour de vous la venue de la sixième sous-race. Elle ne va pas naître en un seul endroit, elle ne va pas appartenir à une seule nation, car c'est le type de l'Humanité, de la Sagesse unificatrice, et, de toutes les nations, de tous les peuples, de toutes les langues, elle rassemblera ses élus pour le nouveau type qui doit naître. Nous pouvons facilement esquisser ce type en pensant aux caractéristiques du principe bouddhique dans

l'homme. Quelles sont ces caractéristiques? Avant tout l'union et, par suite dans le monde extérieur, la coopération. L'essence même de toute action dans la sixième sous-race sera l'union du plus grand nombre pour l'accomplissement d'un seul objet, et non la domination d'un seul obligeant les autres à faire sa volonté. Le travail de l'avenir ne sera pas « Agissez ainsi et suivez-moi », mais « Avançons ensemble vers un but que nous devons tous désirer d'atteindre ». Si vous cherchez le signe de celui qui commence aujourd'hui à montrer les marques de cette sixième sous-race, vous le trouverez dans ceux qui gouvernent par l'amour, la sympathie et l'intelligence et non par la domination d'une volonté impérieuse ; car les qualités de cette sous-race se trouveront répandues çà et là dans la sous-race qu'elle doit peu à peu supplanter. Vous pouvez tracer la venue de la sixième sous-race dans les individualités isolées de notre cinquième sous-race, chez lesquelles la tendresse est la marque de la puissance. Quiconque désire participer à l'édification de cette race a besoin de développer dès maintenant la faculté de travailler avec les autres plutôt que contre eux, et de remplacer l'esprit d'antagonisme et de concurrence par un effort commun continuel. C'est un

esprit synthétique que nous trouverons chez les avant-coureurs de notre sixième sous-race — ceux qui sont capables d'unir les diversités d'opinion et de caractère, ceux qui savent grouper autour d'eux les éléments les plus dissemblables et les unir en un tout commun, ceux qui ont le don d'absorber en eux la diversité et de la transformer en unité, en utilisant les capacités les plus disparates, en trouvant à chacun sa place, en assemblant tous ces éléments en un tout puissant.

C'est là l'une des caractéristiques qui déterminent le type qui graduellement servira de modèle à l'être de la sixième sous-race.

Une autre caractéristique très nettement définie sera la compassion. Cette vertu est relativement rare dans les nations occidentales si énergiques et si fortement individualisées. La compassion est cette qualité qui est immédiatement affectée par la présence de la faiblesse, et y répond avec patience, tendresse et protection. Vous pouvez remarquer combien souvent, parmi nous, la présence de la faiblesse est agaçante. Elle ne provoque pas la pitié mais l'impatience — très caractéristique de la cinquième sous-race. Prompt à comprendre et à saisir un fait, on est impatient vis-à-vis de la faiblesse et de la lourdeur d'esprit

qui ne peut apprécier facilement des différences qui paraissent si évidentes. La civilisation typique de la cinquième sous-race est une civilisation qui voit dans la faiblesse un champ d'exploitation, une chose à asservir, quelque chose sur quoi marcher pour s'en servir comme d'un tremplin ; et non pas quelque chose qu'on puisse aider à avoir une existence indépendante. « Il est inévitable » dites vous, « dans une civilisation affairée comme celle-ci, que les faibles soient sacrifiés. » Je ne nie pas que ce n'ait été inévitable au cours du développement du vigoureux individualisme actuel. Cet individualisme est un résultat hors de prix, chèrement payé, même par les souffrances qu'il a causées. Sans cet individualisme puissant vous n'auriez pas les fondations sur lesquelles il sera possible d'édifier la grande civilisation coopérative. En effet vous ne pouvez synthétiser la faiblesse, et il était nécessaire de faire l'individualité patiente et vigoureuse afin d'avoir des éléments qu'on puisse unir harmonieusement dans l'avenir qui n'est pas encore éclos. C'est un point de vue très borné de la nature humaine que de voir dans le développement d'une qualité particulière une chose fort peu désirable, car il n'est rien d'entièrement détestable dans une évolution guidée par la Sagesse et l'Amour parfaits. Le

produit le moins attrayant de la civilisation de la cinquième Race sera l'une des pierres fondamentales qui serviront à l'édification de la sixième sous-race et de la sixième Race-Mère. C'est en effet avec une forte individualité qu'on peut produire des vertus fortes et la compassion est une vertu du fort, non du faible. La sympathie sentimentale et maladive des natures faibles et mal venues n'est point la compassion. Elle n'a point en elle de vertu curative, elle est incapable de protection. La personne qui, en présence d'une souffrance ou d'une injustice, ou même d'un accident physique, a une attaque de nerfs, n'est point l'aide puissant qui guérit et protège.

Ce n'est point une garde-malade habile que celle qui perd son sang-froid devant les souffrances de son malade, le laissant sans soulagement pendant qu'elle s'offre le luxe facile de larmes sentimentales. La compassion qui ne secourt pas est inutile, et le secours peut être apporté là seulement où le savoir guide le sentiment, et où l'intelligence formule le remède. C'est donc de ces fortes individualités, une fois leur but changé, lorsque le Moi supérieur aura pris la place du Moi inférieur, c'est par elles que se manifestera peu à peu la sixième Race dont le principe dominant sera la Raison pure. Quand vous dé-

couvrez en vous-même des dispositions à la compassion et que vous savez que cette vertu doit former un des traits caractéristiques de la race future, accueillez ces dispositions avec ardeur. Mais n'oubliez pas que du sentiment initial de sympathie, ces dispositions doivent se transformer en cette force puissante qui élève et sauve ; car la compassion est la grande marque du Sauveur. Et le Sauveur n'est jamais faible, mais puissant, et c'est de sa force que procède sa compassion. Vous pouvez en faire l'essai vous-même. Lorsque vous avez affaire à quelqu'un de très lent, vous devenez impatient. Pourquoi ? Parce que vous êtes faible. Votre débilité ne vous permet pas de fournir l'effort de volonté lent et soutenu, qui seul peut rendre claire une question difficile ; vous n'êtes pas assez fort pour supporter l'inintelligence et la faiblesse d'autrui.

La qualification suivante qu'il vous faut acquérir est le sens de l'unité et vous ne pouvez posséder celui-ci à moins d'être fort. Rien au monde n'est plus difficile que de percer le voile superficiel formé par la faiblesse et les défaillances des autres, et de voir dans le cœur grandir la puissance de Dieu. Et pourtant c'est ce que vous devez faire si vous voulez être vrai-

ment sage? La vieille idée platonicienne ne vous a-t-elle jamais frappé : qu'il n'existe point de ligne de démarcation bien tranchée entre le vice et la vertu, si ce n'est leur valeur quantitative? La vertu non développée est un vice : l'excès de vertu est aussi un vice. La bonne moyenne entre les deux est la vertu. Prenons un exemple facile — la lâcheté d'une part, la témérité de l'autre. Le courage est la moyenne entre les deux. Et ainsi en tout excès est un vice, que ce soit en plus ou en moins, et seul l'équilibre parfait entre les deux est vertu. Si vous mettez ceci en pratique personnellement, chaque fois que vous découvrez un vice dans votre prochain, vous regarderez à travers le vice la vertu à venir, et dans les plus grandes fautes du présent vous apprendrez à deviner les promesses de l'avenir.

Vous trouvez quelqu'un intolérant. Il vous considère comme un niais parce que vous ne pouvez voir de la même manière que lui. Ceci est capable d'éveiller en vous une intolérance réciproque. Mais si vous pouviez voir, à travers l'intolérance, l'amour croissant de la vertu, quoique encore en germe, si vous voyiez à travers l'intolérance un désir passionné de trouver le bien et de l'accomplir et une même aversion pour tout ce qui ne semble pas juste, vous seriez

très patient ; car tout à l'heure la fleur de la vertu s'épanouira et montrera la beauté qu'elle célait auparavant. Vous entendez des injures, ou la médisance ou la calomnie. Vous pensez que c'est odieux. Mais leur auteur est trompé dans son ignorance et il y a là de quoi s'apitoyer, et non se fâcher. Plus l'ignorance rend une personne cruelle, plus elle a besoin d'une compassion qui, parce qu'elle comprend tout, triomphe de tout ; non, triomphe est encore impropre, car triomphe est synonyme de désunion, disons plutôt qui réalise l'unité entre lui et un autre, et assume sa faiblesse comme la sienne propre.

Et maintenant que vous connaissez assez les principes de ces choses, pourquoi ne pas les mettre en pratique ? Pourquoi, au milieu de difficultés analogues à celles que nous avons traversées, y aurait-il des paroles chagrines de part et d'autre ? Le Théosophe qui comprend n'a pas de place pour la colère, mais seulement pour la compassion. Ce sont là les choses dont nous aurons besoin dans la sixième sous-race. Elles doivent toutes commencer à se développer et à germer dans le cœur de ceux d'entre vous qui désirent prendre part à l'édification de cette future sous-race. Et le plus difficile à développer dans une race où la séparativité a été le type de gran-

deur, est le sentiment de l'unité. Ce sentiment d'unité et de compassion sera une force et une puissance qui ne font qu'un pour le service, l'aptitude au service décèle la mesure de la force, la mesure de la responsabilité et du devoir. Votre caractère se formera ainsi, si vous êtes un candidat à la sixième sous-race — il se définira par un vif sentiment du devoir et une grande indifférence à ce qu'on a appelé « les droits ».

Il est un mot splendide de Mazzini, c'est « que chaque droit vient d'un devoir accompli ». C'est profondément vrai. C'est du devoir accompli qu'inévitablement le droit découle, et alors le droit ne vient point par la lutte mais par l'inéluctable nécessité de la nature. Car, là où chacun accomplit son devoir, chacun jouit de ses droits sans conflits et sans réclamations. La caractéristique de notre sous-race est la réclamation de nos droits. Mais, pour vous qui connaissez la loi de Karma, pas n'est besoin de rien réclamer, parce que vous possédez tout ce qui est à vous. Karma vous apporte tout ce à quoi vous avez droit ; et si ce qu'on nomme une injustice vous est faite, ce n'est que le paiement d'un ancien tort. Vous pensez qu'on peut vous léser ? Alors vous ne croyez pas à la loi de Karma. C'est votre propre main qui vous frappe, et non celle d'un autre.

Personne ne peut vous causer un préjudice ou un tort quelconque, personne ne peut commettre une injustice envers vous. Tout ce dont vous souffrez vient de votre passé. Ces gens ne sont que de simples marionnettes qui se présentent pour réclamer la dette que vous avez à payer.

Si vous croyiez vraiment cela, l'homme qui vous réclame une dette serait votre ami et vous l'accueilleriez avec joie, car les dettes de Karma ne sont jamais réclamées deux fois. Il n'y a pas d'erreurs dans sa comptabilité. Mais, en fait, presque personne d'entre vous ne croit cela dans la vie réelle. Ce que vous professez croire ne fait pas un iota de différence. Si vous le croyiez vous sauriez qu'aucune diffamation ne peut vous faire de tort, aucun dommage vous atteindre, et que les paroles du Christ sur le chemin de sa Passion sont absolument vraies : « Vous ne pourriez rien contre moi, si vous n'en n'aviez reçu la permission d'en Haut. » C'est là le secret de la patience des Christs : ils connaissent la loi, la vivent et l'acceptent. Cette foi profonde en la loi, et partant la reconnaissance du devoir, c'est là une autre des grandes marques de la race qui doit venir. Celui d'entre vous qui s'efforce d'accomplir cela dans la vie, qui, en présence d'un tort apparent, est calme et passif, qui accepte

une injustice comme une dette payée et effacée, celui-ci, homme ou femme, est candidat à la sous-race future, et à la Race-Mère qui sera choisie dans son sein. Car la sixième Race-Mère doit être prise dans la sixième sous-race qui commence maintenant à naître et des qualités que vous créez en vous-même dépendra le résultat de votre candidature pour toutes deux.

Et maintenant considérons un autre aspect de cette race naissante. Je me suis étendue davantage sur les qualités parce que les qualités déterminent la forme ; mais il est également vrai que les corps de cette sous-race présenteront un aspect différent des corps de la sous-race présente ; ils seront beaucoup plus sensibles à toutes les subtiles vibrations de la matière, ils seront formés d'agrégations plus fines de cette matière. Et, parallèlement au développement du corps physique plus délicat et plus sensitif, suivra inévitablement l'organisation plus parfaite du corps qui vient après lui, le corps astral, avec ses sens correspondants. Remarquez maintenant qu'entre les différences qui caractérisent les quatrième et cinquième Races-Mères, c'est le système nerveux qui tient la plus grande place. Comparez le système nerveux d'un Chi-

nois ou d'un Japonais avec le système nerveux d'un Aryen et vous verrez l'abîme qui sépare les deux Races. Un homme de la quatrième Race se remettra facilement d'une blessure terrible qui aurait tué un homme de la cinquième Race par la simple secousse nerveuse, or c'est dans votre système nerveux que résidera la grande différence entre les cinquième et sixième Races-Mères, et le changement sera déjà apparent dans la sixième sous-race.

Vous avez à résoudre un problème physique des plus difficiles ; posséder un système nerveux sensible, délicat et compliqué, allant de pair avec une santé parfaite. Vous pouvez aisément exercer votre système nerveux à devenir plus sensitif, mais tout autre est de l'affiner dans une sensitivité telle qu'il soit susceptible de répondre aux vibrations extérieures les plus délicates, tout en conservant une santé et un équilibre parfaits. Vous pouvez aussi travailler à cela. En affinant son cerveau par l'usage délibéré de la méditation, vous pouvez édifier graduellement — si vous n'allez pas jusqu'à l'excès — une sensibilité extrême et en même temps un parfait équilibre, la santé de l'esprit et du corps. Vous ne devez pas penser qu'avec des corps de la cinquième Race vous puissiez immédiatement produire les

caractéristiques de la sixième Race ; mais, dans les limites qui vous sont imposées par vos corps de la cinquième Race, vous pouvez développer peu à peu une sensibilité croissante qui réagira sur le corps astral, l'organisera et le développera tout à la fois.

Vous trouverez, si vous observez ceux qui vous entourent, qu'il naît à présent, dans une proportion toujours croissante, des enfants présentant cette sensitivité délicate, associée à des qualités telles que la générosité, la largeur d'esprit, une intelligence vive et prompte. Ce sont là des enfants qui peu à peu se développeront vers le type de la nouvelle sous-race. Quand ils deviendront nombreux et pères et mères à leur tour, ils se prépareront peu à peu à donner naissance à des enfants qui appartiendront à la sixième Race-Mère. L'une naîtra de l'autre. Vous tous donc, pères et mères, vous agirez avec sagesse et équité en étudiant soigneusement les caractères et les types d'enfants dont Karma a placé l'éducation en vos mains. Si vous voyez en eux les facultés naissantes de la sous-race à venir, cette sensibilité plus grande, cette tendance à voir là où beaucoup d'autres sont aveugles, ne forcez rien par une admiration imprudente, n'étouffez rien par une incrédulité tout aussi insensée.

Faites que les enfants d'aujourd'hui grandissent dans des conditions hygiéniques aussi bonnes que possible, mais, aussi, avec le plus de raffinement possible.

Souvenez-vous que, dans l'éducation des émotions élevées, la beauté est un facteur essentiel, et que sans l'apport de la beauté dans la vie de tous les jours et dans la vie du « home », la naissance et la croissance de la future sous-race seront retardées. Il vous faut lutter contre la laideur de la civilisation actuelle. Il vous faut renforcer les tendances vers la beauté qui commencent à se manifester. Vous devez vous pénétrer de ce fait que la beauté est une partie essentielle de l'utilité ; et que c'est l'utilitarisme le plus étroit qui pense que la beauté peut être laissée de côté, et que la laideur dans la vie journalière n'est pas un facteur retardataire dans la croissance de la sous-race plus raffinée qui doit, en partie, se développer parmi nous.

Ce sont là des choses très pratiques. Elles ont rapport à votre vie de tous les jours, avec le « home » de chacun de vous et les devoirs qui vous y incombent. Il ne faut pas laisser votre Théosophie en dehors de votre vie quotidienne. Si la Théosophie doit être la force qui moulera la race qui doit naître, elle doit se montrer dans

vos vies, vos pensées et vos actes. C'est un grand privilège pour la Société théosophique d'être le noyau de cette Race-Mère qui doit venir, et parmi nos membres il devrait y en avoir au moins quelques-uns qui fussent prêts à prendre part à l'édification de la sixième sous-race. Vous ne seriez pas parmi nous si vous n'aviez eu en vous quelque chose qui vous attirât dans la voie de cette évolution plus rapide. Vous vous rendez à peine compte des forces du passé qui vous ont amené dans la Société. Quelques-uns y entrent et en sortent. Ce sont ceux qui sont en contact avec elle pour la première fois. D'autres y entrent, y restent pendant des années, puis en sortent. Ils sont dans un état un peu plus avancé, y ont été autrefois et y retourneront dans les existences futures. Il en est quelques-uns qui, conquis dès le commencement, demeurent inébranlables dans leur fidélité profonde à son idéal, qu'aucune question de personnalité ne peut en faire sortir, qui sont les choses de la Théosophie plutôt que la Théosophie n'est leur chose. Ce sont ceux qui ont été Théosophes déjà un grand nombre de fois et reviendront vivre et mourir dans la Société, vie après vie. Tant mieux pour vous, qui êtes ici aujourd'hui, si dans les épreuves de ces quel-

ques dernières années vous n'avez pas laissé les personnalités vous aveugler aux dépens des principes, ni les fautes imaginaires ou réelles des personnes vous faire dévier de votre loyauté à la Théosophie elle-même. Les personnes meurent, mais les principes restent. Hommes et femmes s'en vont avec leurs vertus et leurs fautes, mais la Société théosophique verra passer les générations l'une après l'autre. Tant mieux pour vous qui, dans la tempête, avez pu demeurer inébranlables; soyez bénis vous qui, au jour de l'épreuve, n'avez pas renié votre Maître, qui, au jour de l'affliction, n'avez pas déserté et ne vous êtes pas enfuis.

II

L'AVENIR IMMÉDIAT

L'AVENIR IMMÉDIAT

Vous vous souvenez probablement qu'à notre dernière réunion je vous ai parlé de la sixième sous-race, cette deuxième conférence roule sur les mêmes idées, bien que prises d'un point de vue différent, plus particulier à la Société théosophique qu'à la masse du public. Dans cette conférence je m'occupai plutôt de l'idée qu'aux premiers jours, on avait de la nature de la Société théosophique ; cette idée fut ensuite quelque peu abandonnée mais est aujourd'hui acceptée de nouveau presque par tous, de sorte que la Société va pouvoir s'élever à la hauteur des occasions qui lui sont offertes, et accomplir la tâche qui va lui incomber dans l'avenir immédiat.

Si vous vous reportez au temps où H.-P. Bla-

vatsky séjournait dans l'Inde, vous verrez qu'elle aimait à s'appesantir sur le rapport tout spécial qui reliait deux des Maîtres avec la Société d'abord, et ensuite avec la civilisation future dont cette Société est l'annonciatrice. Elle avait l'habitude d'engager ses amis Hindous à consulter leurs propres Pouranas, dans lesquels il est dit que deux Rois viendraient à la fin du cycle actuel auxquels serait accordé le règne des temps nouveaux.

Ces affirmations, fréquemment répétées, suggérèrent aux auditeurs cette question : « Quels sont ces deux rois ? » C'est alors qu'elle leur fit comprendre à demi-mot que les deux rois des Pouranas n'étaient autres que les deux Maîtres..., les vrais fondateurs de la Société théosophique. Cette réponse éveilla l'activité cérébrale des étudiants qui s'efforcèrent de découvrir les noms de ces Rois. L'un d'eux y réussit, écrivit un article publié avec l'approbation d'H.-P. B. donnant leurs noms — Morou et Devâpi — deux noms mentionnés dans plusieurs des Pouranas qui traitent de l'histoire ancienne des Hindous. L'un d'eux, Morou, appartenant à la Dynastie Solaire et descendant, en droite ligne de Râma, un des Avatars — celui qui précéda Shri-Krishna — ce fût, dit-on, un grand roi qui renonça au trône pour

se retirer à Shamballa, afin d'y attendre le moment où il serait appelé à conduire la race humaine. L'autre, désigné sous le nom de Devapi, était le frère aîné du père de Bishma, le frère aîné de ce fameux roi de la Dynastie Lunaire à laquelle appartint l'Avatar suivant. Quoiqu'il fût l'aîné, il renonça, comme le premier, à ses droits à la couronne, se retira dans le même endroit et la même mission lui est attribuée : y attendre la venue des temps nouveaux. H.-P. Blavatsky fut ravie de l'ingéniosité de ses étudiants et confirma l'exactitude de cette esquisse qui fut, par la suite, publiée.

H.-P. Blavatsky fit souvent allusion aux fonctions à venir de ces Maîtres, les fondateurs responsables de la Société théosophique. Comme on a contesté l'idée que les Maîtres en soient les vrais fondateurs, je puis me permettre d'affirmer que j'ai vu, moi-même, ce fait relaté dans une lettre écrite par le Maître M. lui-même. Il raconte, dans cette lettre que lui et son confrère l'Adepte « K. H. » avaient assumé la responsabilité d'un nouveau mouvement spirituel dans le monde; qu'on était quelque peu sceptique dans la Loge des Maîtres sur l'opportunité du mouvement à cette époque ; et qu'ils reçurent la permission de l'entreprendre à la condition de

confier l'établissement et la mise en train de la Société à des intermédiaires, qu'ils pourraient diriger et surveiller. Il ajoute ensuite qu'il choisit pour cela un de ses disciples, H.-P. Blavatsky, qu'il l'avait envoyée en Amérique à la recherche d'un autre disciple H.-S. Olcott, et que ceux-ci étaient, pour le monde, les vrais fondateurs de la Société. Il en résulte que pour moi et pour beaucoup d'autres, qui croient à l'authenticité de ces lettres, la nature de l'origine de la Société ne saurait faire l'objet d'aucun doute.

Partant de ce point de vue, nous trouvons que certaines choses furent dites par H.-P. Blavatsky en ce qui concerne la nature de la Société et certaines choses par les Maîtres eux-mêmes. Toutes sont très importantes au point de vue de l'avenir immédiat. La première de ces choses fut indiquée par des allusions que pouvaient comprendre les étudiants les plus anciens — à savoir que le but caché de la Société était de préparer le monde à la venue d'une nouvelle Race, et d'être elle-même le noyau de cette Race ; que l'un des Instructeurs devait être le Manou de cette Race, l'autre son Bodhisattva. Notez que ces faits exacts ne furent point

publiés alors, mais se transmirent de l'un à l'autre parmi les étudiants les plus avancés. Entrée dans la Société en 1889, ce fait particulier ne vint à ma connaissance qu'en 1895.

Après l'épreuve Coulomb, la Société s'écarta momentanément de la voie occulte dans laquelle H.-P. Blavatsky l'avait engagée, et ces idées furent perdues de vue et oubliées, excepté d'un petit nombre. En 1895, elles me furent communiquées, à nouveau, par mon propre Maître, et depuis elles ont été transmises aux plus anciens membres de la Société théosophique.

Arrêtons-nous un instant à la déclaration qui concerne le Manou et le Bodhisattva. Chaque Race-mère a pour guide un Grand Adepte de beaucoup supérieur à ceux que nous appelons les Maîtres, et cet office rempli par un Être puissant est désigné par un vocable qui signifie, simplement, l'Homme, le Penseur. Interprétons : c'est l'homme idéal, l'homme typique, l'accent portant plutôt sur l'article « le ».

Le vocable est heureusement approprié, car chacun de ces Manous, placé à la tête d'une Race-mère, est le type de la Race qu'il doit présider.

Les types des sept Races font partie du plan

du Logos Planétaire, et ce plan est réalisé, graduellement, par les Manous des Races. Le Manou est libre de faire avancer son œuvre comme il l'entend. Il assume la responsabilité de la méthode qu'il choisit. Quand le temps est venu d'élaborer la nouvelle Race, le futur Manou commence à remplir ses fonctions et toujours d'accord avec un autre grand Frère de son propre rang appelé le Bodhisattva.

Le Manou de la cinquième Race, comme vous le savez, rassembla son peuple parmi la cinquième sous-race de la quatrième Race-mère, envoya des messagers pour les réunir, les moula génération par génération, et enfin les fit évoluer vers le type physique nécessaire. Car le travail du Manou est double : choisir ceux qui présentent, dans leur état de conscience, les germes du nouveau stade qui doit se développer en la Race future ; puis, la sélection faite et après avoir stimulé en eux le développement de ce germe, se mettre au travail pour former les corps nécessaires. Dans ces temps lointains notre propre Manou de la cinquième Race-mère eut à choisir des matériaux parmi la cinquième sous-race et il ne choisit pas du tout ceux qu'on regardait comme les meilleurs spécimens de l'époque. Souvenez-vous que la quatrième sous-

race, comme la quatrième Race-mère dans son ensemble, montrait très puissamment les caractéristiques passionnelles et les qualités psychiques qui les accompagnaient. C'était la quatrième sous-race, la Toltèque, qui bâtit le grand Empire avec la cité aux Portes d'Or comme métropole, celle dont les armées, toujours victorieuses, s'étendirent sur le monde, et dans cette sous-race les qualités physiques jouèrent naturellement un grand rôle. N'oubliez pas qu'au début d'une grande manifestation émotionnelle et passionnelle, les qualités psychiques sont très largement développées avant le développement du mental inférieur. Cette évolution appartient au corps dans son ensemble, ne se manifestant pas par les chakras astrals, mais à travers les centres astrals reliés à nos sens physiques. La quatrième sous-race porta tout cela au plus haut point. Dans les écoles, le choix d'une carrière se faisait au moyen de la clairvoyance ; et en matière de politique, de gouvernement, etc., les clairvoyants étaient consultés, afin que, par l'exercice de leurs qualités psychiques, ils pussent acquérir les meilleures connaissances possibles de l'époque.

Les caractéristiques de la cinquième sous-race furent la diminution des pouvoirs psychiques

et le développement lent de la semence du mental, et ces deux choses, nécessairement, allèrent de pair, de sorte que, tandis que cette cinquième sous-race se développait, ceux qui la composaient étaient regardés comme inférieurs par la sous-race si hautement évoluée au point de vue psychique qui les précédait. Ces gens paraissaient inférieurs; ils ne pouvaient se servir des pouvoirs qui mettaient leurs prédécesseurs à l'apogée de la civilisation, et qui faisaient que ce monde et le monde astral n'avaient point de barrière. Les enfants nés avec de très faibles pouvoirs psychiques, les hommes et les femmes qui en possédaient moins encore, n'étaient en aucune manière considérés comme ayant en eux les promesses de l'avenir.

Pourtant ce fut parmi ceux-là que le Manou choisit ses matériaux, parce qu'ils présentaient les germes de cette mentalité devant être la caractéristique de la Race à venir. Peu importait que ce ne fût qu'un germe ou qu'ils fussent beaucoup moins brillants que ceux de la puissante civilisation parmi lesquelles ils apparaissaient. Le Manou pensait à l'avenir, et ces gens n'étaient en rien ceux que les Atlantes eussent choisis si on les eût consultés. Mais les esprits supérieurs ne consultent pas toujours leurs infé-

rieurs, quelque persuadés qu'ils soient de la rectitude de leur propre jugement. Ceux-ci ont une façon gênante de suivre leurs propres idées ; et comme le disait un jour le Maître M. de certaines personnes trouvant qu'il ne répondait pas à l'idée qu'ils se faisaient d'un Adepte : « Ce n'est pas à Simla que peuvent s'apprendre les caractères distinctifs de l'Adepte (1). » Il est bon de se rappeler cette réponse. De même, ce n'est ni à Londres, ni à Chicago, mais, dans une tout autre partie du globe, que se décident les conditions à réunir pour être disciple, conditions que s'efforcent de remplir ceux qui les connaissent. Ainsi le choix que fit le Manou de notre cinquième Race eût été regardé comme bien piètre par les gens sages de l'époque.

Néanmoins il emmena son peuple et en forma une grande Race.

Il y a quelque chose de très instructif dans ce fait si nous essayons de comprendre la méthode de son choix à la lumière du passé et à l'analogie des principes. En effet, nous pouvons voir que si les germes d'une sixième sous-race — d'où plus tard doit naître une sixième Race-mère — doivent être choisis par lui dans les maté-

(1) « The mark of the Adept is not kept at Simla ».

riaux que lui donne la cinquième sous-race, la nature de son choix sera probablement différente de celle que feraient les conducteurs de cette cinquième sous-race. C'est à ceux-ci de faire progresser au plus haut degré l'esprit concret, l'esprit scientifique, gloire de leur sous-race.

Les Théosophes demandent quelquefois : « Pourquoi les princes de la science n'entrent-ils pas dans la Société théosophique ? » Tout simplement parce qu'ils ont leur œuvre à accomplir ; et leur tâche actuelle n'est pas d'édifier la civilisation future, mais de conduire celle-ci à son apogée. Plus tard, quand ils auront conduit cette civilisation à son apogée, et quand elle aura pris sa place à la tête de la pensée du monde, alors viendra le moment pour ces grands hommes de renaître en une autre race, et de bâtir sur les splendides fondations intellectuelles qu'ils ont posées. Dans le travail du monde les grands Êtres ne considèrent que le but final, et le monde a besoin aujourd'hui de ces vigoureux esprits scientifiques pour porter la civilisation actuelle à son plus haut point.

Comme il serait peu sage de les arracher à une œuvre que personne autre ne peut accomplir, pour les attacher à une autre œuvre qu'ils accompliraient mal, n'ayant point dirigé leur

énergie vers les qualifications spéciales demandées pour cela. Ainsi dans le plan si plein de sagesse du Manou de la cinquième Race les êtres formant la fleur de la cinquième sous-race ou race Teutonique sont amenés jusqu'au plus haut point de la civilisation manasique, et s'élèvent ensuite jusqu'au zénith de la splendeur de la connaissance scientifique.

Mais, entre temps, le devoir du Manou est d'aider à construire d'autres types — la sixième sous-race appartient encore à sa Race — et de coopérer ainsi avec son successeur le Manou de la sixième Race-mère. Car souvenez-vous que le Manou de toutes les sous-races d'une Race-Mère est le même. Il est le Manou de toute la Race; quand le moment vient de commencer la nouvelle Race-mère, alors le Manou de la Race régnante coopère avec le Manou de la Race à venir. En conséquence, lui, le futur Manou de la sixième Race-mère, le Maître « M. », le Manou des Pouranas, a commencé son œuvre.

Il l'a commencée d'une manière humble et insignifiante, pour parler le langage du monde, en faisant résonner la note de la Fraternité, et en réunissant dans une Société ceux dont les cœurs vibrent à l'unisson de cette note. Et pourquoi ? Parce que la plus haute émotion qui ré-



ponde à l'universelle Fraternité, l'amour de tous, sans distinction de race, de sexe, de caste, de couleur, ou de croyance, c'est l'émotion, c'est le germe du principe bouddhique dans l'homme, le principe qui unifie, qui attire des isolés ensemble, et fond en un tout les individualités séparées, leur faisant comprendre l'unité spirituelle qui les couvre et les pénètre toutes.

La Fraternité universelle est donc la seule chose obligatoire pour les membres de la Société théosophique. Rien autre. Les enseignements théosophiques sur le Karma, la Réincarnation, ou les Maîtres ne lient, ni l'esprit, ni la conscience d'aucun membre. C'est là un point important. Ce n'est pas seulement parce qu'une vérité est mieux vue par l'intelligence libre que par l'intelligence à laquelle un dogme est imposé, bien que cela ait son importance; mais parce que les éléments dont on peut modeler la Race Future sont aptes à reconnaître la nécessité et la beauté de la Fraternité universelle, et si cela est reconnu, rien autre pour le moment n'est nécessaire.

C'est donc le seul principe obligatoire. De là les efforts que font pour l'amoindrir ces Puissances ténébreuses qui ne désirent pas que la Société théosophique se développe et prospère

d'ici des milliers d'années ; de là leurs essais d'élever de petits obstacles d'un côté ou de l'autre, regardant au moment présent plutôt que vers l'avenir. Voici la signification profonde de ce qui constitue notre lien d'union. Et c'est pour cela que le Manou en a fait la note dominante pour attirer ceux qui voudraient répondre : « Oui, c'est l'œuvre à laquelle j'aspire de me joindre afin d'y coopérer. »

C'est ainsi que le noyau de la sixième Race-mère a commencé à se former. Mais ce n'est pas un avenir proche bien qu'on le voie déjà, poindre à l'horizon ; l'avenir proche, c'est la sixième sous-race, encore sous la direction du Manou de la cinquième, mais en coopération avec le manou de la sixième, afin que ceux qui paraissent qualifiés pour coopérer à la formation de la Race future puissent avoir une pratique préliminaire des vertus de cette race.

De là vient la grande importance donnée par H.-P. Blavatsky au rôle ésotérique de la Société théosophique ; de là aussi la nécessité, car le temps marche rapidement, de rendre public ce qui jusqu'ici était demeuré secret de ce but caché lequel, provenant du cœur même de la Société, s'est véritablement imposé à elle, bien qu'il n'ait pas été reconnu au dehors.

Examinons maintenant les moyens de reconnaître cet avenir immédiat au moyen de ses caractéristiques et par là même de nous y préparer.

En premier lieu il nous faut comprendre les paroles prononcées il y a longtemps sous l'inspiration du Bodhisattva à venir, que la Société théosophique devait être « la pierre angulaire de la future religion de l'humanité ». Chaque sous-race a, pour ainsi dire, une religion spéciale. La religion de la cinquième sous-race est le Christianisme. Quelle est en ce sens la future religion de l'humanité ? Elle diffère de toutes celles qui l'ont précédée. Ce n'est plus une foi exclusive et séparatiste, mais une reconnaissance que les mêmes vérités se trouvent dans toutes les religions; qu'il n'existe qu'une seule vraie religion, la Divine Sagesse; et que chaque religion prise à part n'est vraie que dans la mesure où elle incorpore les principaux enseignements de cette Divine Sagesse.

La seule religion suprême est la connaissance de Dieu; tout dépend de ce point. Une religion est digne de la place qu'elle occupe autant qu'elle met à la portée de ses fidèles les moyens de s'élever à cette connaissance suprême. Et lorsqu'elle ne répond pas à ce criterium ultime, lorsque les dogmes, les cérémonies, et

les rites deviennent plus importants que cette vérité profonde : l'acquisition de la connaissance individuelle de l'Être Suprême — alors la religion se rapetisse, s'atrophie, se matérialise, jusqu'à ce qu'enfin le temps vienne où cette religion doit, ou disparaître, ou recevoir une impulsion nouvelle qui la fasse revenir à sa position originelle, une voie qui mène à la connaissance de Dieu.

Dans le passé beaucoup de religions ont accompli leur œuvre et disparu, et nous arrivons à l'époque actuelle où certaines grandes religions existent. Quand vint cette grande et nouvelle impulsion spirituelle, elle n'eut point pour mission de fonder une nouvelle religion mais de vivifier les grandes religions déjà existantes, de leur faire comprendre sur quelle base elles avaient été établies; ces religions furent vivifiées afin qu'elles puissent s'élever à une interprétation plus spirituelle et plus mystique de leur enseignement; quand cela fut accompli elles eurent à s'unir en une fraternité des Religions, afin que toutes reconnaissent comme origine cette même Divine Sagesse.

Ce fut là le premier travail de la Société théosophique. Il fut entrepris dans toutes les parties du monde. Voyez comme l'Hindouisme refleurit

dans l'Inde, le Bouddhisme à Ceylan. Interrogez n'importe quel missionnaire venant de ces pays — et vous n'en trouverez pas souvent ayant des idées larges, — il vous dira que le grand adversaire du Christianisme en Orient est la Société théosophique. Si vous insistez et lui demandez : « Les Théosophes vous sont donc hostiles ? — Non » répondra-t-il, « mais ils fortifient les autres religions et ainsi nous empêchent de faire des prosélytes ». Et c'est exact. Ce n'est point notre mission de faire passer les gens d'une religion à une autre mais d'essayer de faire comprendre à chacun les beautés de sa propre religion. Il est certain que dans l'Inde — excepté dans le Travancore, où une colonie chrétienne catholique romaine existe depuis les premiers siècles de l'Église — le Christianisme est une religion étrangère et il ne s'implante qu'aux dépens des plus anciennes religions du pays. Il s'ensuit donc que les missionnaires considèrent la Société théosophique comme un adversaire, parce qu'elle a été le grand facteur du réveil de l'Hindouisme, du Bouddhisme, du Mazdhéisme et commence à être un facteur important dans le réveil de l'Islamisme.

Lorsque vous considérez ces faits et lorsque, retournant en Occident, vous voyez combien la

même influence a contribué à élargir l'Église chrétienne, comme le Christianisme mystique s'étend partout d'une manière qui eût semblé incroyable il y a seulement trois ans — rappelez-vous combien il était étroit et voyez maintenant comme partout la pensée mystique s'étend, vous voyez que dans l'Église catholique romaine les progrès de cet esprit ont été si rapides que le Pape est obligé de fulminer contre lui, et, dans le modernisme qu'il condamne, nous trouvons la Théosophie mentionnée comme une de ses formes — vous reconnaîtrez qu'une partie de l'œuvre est presque accomplie. Je ne veux pas dire que nous devions cesser de semer des idées spiritualistes, mais que l'œuvre a été si effectivement réalisée, qu'elle doit être poursuivie aujourd'hui par les religions elles-mêmes. Les membres du clergé prêchent maintenant tant de Théosophie qu'il semble à peine nécessaire de continuer à enseigner ce qu'ils ont adopté. L'enseignement théosophique sur la nature du Christ, sa naissance dans une forme humaine et sa croissance en l'Humanité Divine, est une croyance commune maintenant à beaucoup d'Églises d'Occident. L'idée de la Réincarnation est aussi de plus en plus admise, une doctrine dont on a cessé de rire et qui, discutée avec soin

fait partie de la pensée la plus profonde du monde Chrétien.

Si nous devons encore continuer cette partie de l'œuvre, il en est d'autres que nous devrions être prêts à entreprendre. Cette religion de l'avenir qui doit embrasser toutes les religions comme autant de sectes, toutes continuant d'exister dans l'avenir, mais se reconnaissant comme une fraternité, ce doit être la pensée religieuse dominante de la grande sixième Race-mère et dans la sixième sous-race nous la verrons se répandre partout.

Quel avantage considérable ce sera ; en effet du jour où l'on verra que toutes les religions ne sont que les branches d'une même souche, alors chaque religion pourra partager avec les autres la spécialité qu'il a été de son devoir de développer dans le monde. Aujourd'hui quand les Chrétiens vont aux Indes, au lieu d'essayer de convertir les Hindous, ce qu'ils ne sont pas capables de faire, ils devraient leur offrir en partage cette caractéristique spéciale du Christianisme : le principe du renoncement, et cette autre note dominante qui lui est propre : l'aide du faible par le fort.

C'est la doctrine de la croix, l'emblème du renoncement, c'est le fait de tendre les bras aux

opprimés de manière à les élever jusqu'à nous. C'est la plus noble pensée du Christianisme telle qu'elle est représentée par le Christ mystique; voilà des idées que vous pourrez offrir aux Hindous, car elles ne sont pas aussi vigoureusement mises en relief dans leur foi. Ils pourront vous donner en échange la doctrine de l'immanence de Dieu. Le docteur Miller a écrit que l'Hindouisme apporte au monde : l'immanence de Dieu et la solidarité de l'Homme. Quand les religions échangeront ce qu'elles ont de meilleur au lieu de rechercher réciproquement leurs point faibles, alors vous aurez esquissé la religion de l'avenir. Notre œuvre dans cet avenir sera de continuer ce que nous avons si bien commencé et de répandre cet idéal religieux de libéralité et de pensée profonde à travers toutes les religions, n'en détruisant aucune, mais les pénétrant toutes.

Il nous faut ensuite examiner ce que nous devons faire pour l'éducation de la prochaine génération; car il est de toute nécessité que l'idéal d'éducation théosophique imprègne les esprits occidentaux et particulièrement ceux de la Grande-Bretagne et de son empire. L'éducation religieuse est actuellement en danger; on peut

juger de la gravité de ce péril par le congrès d'éducation morale, réuni à Londres l'an dernier, ayant eu pour mission de trouver une base morale qui donnerait une éducation indépendante des sanctions de la religion — tâche ingrate, qui n'en est pas moins un signe du péril actuel.

Le gouvernement anglais introduisit l'éducation laïque dans l'Inde. Il ne pouvait agir autrement à cause des différentes religions de ce pays, forcé qu'il était de ne pas en favoriser une au détriment des autres. Le résultat moral a été désastreux. Cette éducation a engendré l'égoïsme, l'indifférence envers le pays, le manque d'intérêt pour les affaires publiques. Elle nous a donné une race d'hommes ayant acquis les qualités superficielles de l'Occident, mais n'ayant ni sa vigueur, ni ses facultés propres. Et les troubles que vous avez maintenant dans l'Inde sont en partie dus à cette éducation anti-religieuse qui a fait, de centaines d'Hindous appartenant à l'élite de la nation, des sceptiques, fait dont l'extension n'a pu être enrayée que par le développement de la Société théosophique dans l'Inde entière. Nous avons fait rétrograder cette vague d'irréligion, et il s'ensuit que le gouvernement de l'Inde considère aujourd'hui la Société théosophique comme l'institution la plus

capable d'élever la jeunesse Hindoue dans des principes d'ordre et de liberté tout à la fois. Il se rend compte que nous avons mis le doigt sur le point faible de son système, et que notre plan consistant à donner à l'enfant la religion de ses parents est en réalité le moyen de résoudre le problème religieux dans l'Inde.

Il nous reste maintenant à envisager cet autre problème : comment conserver la religion tout en l'affranchissant du dogmatisme; comment trouver une base et quelques principes communs à tous les Chrétiens, laissant à une époque ultérieure de la vie le soin spécial des divisions sectaires que la jeunesse pourra toujours acquérir si tel est un jour son désir. Le rôle de la Société théosophique peut être très important dans cet avenir prochain, fortifiant toutes les influences favorables au maintien de la religion, comme partie intégrale de l'éducation, contribuant à adoucir le sectarisme amer, et persuadant aux membres des différentes confessions religieuses de se souvenir qu'ils sont Chrétiens avant d'appartenir à une confession ou à une autre. Si nous atteignons ce résultat, nous aurons rendu à l'Empire un service inestimable.

Nous devons, autant que possible, tâcher de

nous efforcer de persuader à l'esprit du public de devenir un peu plus ouvert aux idées nouvelles, de perdre un peu de son orgueil et d'apprendre un peu d'humilité. A moins d'être absolument certains d'avoir atteint le sommet de l'évolution humaine, il serait plus sage de reconnaître que le type de l'avenir doit différer du type actuel, et, que dans les débuts il pourra paraître étrange et nouveau.

Rappelez-vous que J.-S. Will, en parlant de liberté, insiste sur le maintien de l'originalité et déplore que les méthodes modernes aient une tendance à tout niveler, rejetant ce qui est excentrique, voire même ce qui est original. Il faut de la variété pour le développement. La stagnation est la conséquence immédiate du manque de variété spontanée des types. Et pourtant nous sommes tous tellement entichés de notre manière particulière de penser que nous nous trouvons offensés si quelqu'un lance une nouvelle idée que nous ne pouvons immédiatement adapter à la mesure de notre mentalité.

Nous devons nous efforcer de rectifier cela, d'abord en nous-mêmes ensuite dans l'esprit public en général, particulièrement en vue de la venue de ce puissant Instructeur dont j'ai parlé. Quand Il viendra, Lui, le type de la sixième

Race-mère, Il devra différer beaucoup de nous tous, autrement Il ne saurait être le type du nouveau point de départ. Comment pourrons-nous éviter de Le traiter alors de la même manière que nos prédécesseurs de la quatrième sous-race Le traitèrent, quand il vint pour donner naissance à la cinquième ?

Il nous est si facile, nous reportant en arrière vers la puissante figure du Christ, de réaliser quelque peu de sa splendeur, mais nous Le voyons à travers l'illusion de la religion qui a rendu son nom si cher à beaucoup de vos cœurs. Essayez de vous reporter à l'époque, et de voir combien étrange ce type nouveau vous eût alors semblé, combien à l'encontre de vos préjugés. Si différent fut-Il en vérité, et si amer l'antagonisme qu'Il souleva contre Lui que les gens de cette époque ne purent le supporter parmi eux plus de trois ans, puis Le mirent à mort. Il nous est difficile de nous rendre compte de cela. Nous sommes disposés à penser ainsi : « Si j'avais été là, je l'eusse défendu ; je n'aurais pas été parmi ceux qui Le mirent à mort ». Et pourtant il n'y a aucune raison particulière de croire que nous n'eussions point fait la même chose. C'est une grande leçon pour l'avenir prochain. Lorsqu'Il reviendra de nouveau pour bénir ce commence-

ment d'une sixième sous-race, celle qui doit développer le principe bouddhique, Il présentera les qualités caractéristiques de Bouddhi d'une manière proéminente, et celles-ci ne sont certes guère acceptables pour le monde moderne.

Considérez un moment votre mentalité, et voyez combien vous tenez à vos droits ; c'est l'esprit du temps. Si vous n'avez pas ce que vous considérez comme étant vos droits, vous les réclamez. C'est parfaitement juste au point de la civilisation manasique, mais ceux qui veulent marcher vers le nouvel avenir dont l'aurore commence à poindre doivent abandonner tout cela. Vous devez faire abandon de vos droits. Si vous êtes lésé en quoi que ce soit, vous devez reconnaître que ce sont précisément les injustices commises par vous dans le passé qui vous atteignent à présent. Aucune personne ne peut vous nuire si ce n'est celle qui a subi jadis vos propres injustices et qui vous rend ainsi ce que vous avez créé vous-même. C'est là une manière de voir aussi peu acceptée que le « Sermon sur la Montagne ». Il en est de même sur bien d'autres points, comme la puissance, la domination, l'esprit qui foule aux pieds toute opposition.

Quelle différence avec la Sagesse qui gouverne, mais gouverne du dedans, « ordonnant toutes

choses avec puissance et douceur ». Et si vous méditez sur ce sujet et le mettez en pratique, vous trouverez qu'il vous faut changer votre conception de ce qui est admirable et édifier un nouvel idéal sur les bases de l'Esprit et de l'unité, et non pas sur vos droits et prétentions. C'est une des raisons pour lesquelles nos idées théosophiques sont très souvent rejetées par le monde. Ce sont là les qualités nécessaires au monde de l'avenir, et, si nous voulons participer à l'édification de cet avenir proche, nous devons les développer en nous-mêmes.

Mais direz-vous peut-être : « N'est-ce pas faire une assertion un peu hardie de dire que cette Société théosophique est vraiment le noyau d'une grande Race-mère ; qu'elle est le commencement d'une sous-race ? Quels sont vos droits à une telle prétention ? » Voici la réponse : nous reportant au dernier choix (1), nous devons nous attendre à trouver les premiers éléments de la nouvelle Race et de la nouvelle sous-race parmi ceux qui ne sont pas l'élite du présent, mais qui possèdent en eux les germes de l'avenir. C'est pour cela que les nôtres (2) ne sont pas

(1) Celui fait pour la cinquième Race-Mère (N. D. T.).

(2) C'est-à-dire les membres de la Société théosophique (N. D. T.).

recrutés parmi les meneurs d'hommes et les penseurs, mais parmi ceux qui ont l'esprit de bonté, de compassion, de fraternité. Cela semble peu, ce mot : Fraternité ; et c'est cependant la chose la plus puissante du monde.

Certainement, nous ne pouvons nous attendre à trouver parmi nous des hommes et des femmes d'une intelligence transcendante et d'une force de pensée extraordinaire, mais nous y trouverons en revanche les compatissants, les doux et les fraternels car ceux-là fournissent, pour ainsi dire, les éléments plastiques qui se prêteront entre les mains du Manou au modelage d'un nouveau type d'évolution supérieure.

C'est le pourquoi de ces grandes secousses que nous éprouvons de temps en temps, secousses destinées à éliminer ceux qui sont trop purement intellectuels, et qui estiment que le mot Fraternité revient trop souvent sur nos lèvres. Les Maîtres ont choisi la Fraternité pour être notre bannière, et nous ne pouvons marcher à leur suite si nous refusons de porter Leurs couleurs.

Si donc notre mentalité nous rend trop personnels, trop sûrs de notre supériorité, nous serons éliminés de ce mouvement. Ne soyez donc point troublés si, dans cet avenir prochain, nous

continuons à suivre tranquillement notre méthode, attirant à nous ceux qui sont aimants et doux, de préférence aux intelligences d'élite.

La chose essentielle est l'esprit de Fraternité et de cela nous ne devons jamais nous départir. N'oubliez pas que les luttes de l'avenir comme celles du passé doivent toujours rouler sur des principes et jamais sur des personnes, et que ceux qui placent les personnalités au-dessus des principes doivent inévitablement être rejetés de la Société. Si vous faites de la présence ou de l'absence d'une personne une raison d'être ou de ne pas être membre de la Société, vous faites preuve d'un esprit séparatif, incapable de se rendre compte d'un principe mais absorbé tout entier par une personnalité éphémère. Qu'importe si l'un de vous est en accord ou en désaccord avec M. Leadbeater ou M. Mead ou n'importe qui ? Ce ne sont que des personnes. Les principes de la Société n'en sont point ébranlés. Des Présidents sont élus et des Présidents meurent, mais la Société va son chemin. Quelle folie, de renoncer à une place dans un grand mouvement parce que la personne qui est temporairement à sa tête n'entre pas exactement dans le cadre de notre idéal personnel. Cela n'est d'aucune importance.

La Société n'est pas plus liée par son Président que par qui que ce soit. Elle est liée seulement par son grand principe central de Fraternité. Par là même vous tous qui êtes demeurés fermes pendant la dernière secousse, vous avez montré que vous aviez plus de souci des principes que des personnes, et peu importe, en un mot, si vous avez été ou non de l'avis de la Présidente pourvu que vous soyez restés fidèles à la Société; car c'est là le principe, l'autre n'est qu'une personnalité. N'abandonnez pas ce principe auquel vous vous êtes attachés pendant la dernière tourmente ; reconnaissez que si une personne a tort ou raison, si elle est noble ou indigne, grande ou petite, c'est chose d'importance secondaire.

L'œuvre de l'avenir est dans le mouvement lui-même et non entre les mains d'une individualité qui peut se trouver là. C'est de vous ou de moi que dépend notre retour à ce grand mouvement dans d'autres existences et non de l'opinion que n'importe quel autre peut avoir de nous. Personne ne peut nous en repousser si nous sommes dignes d'y rester ; personne ne peut nous y maintenir si nous sommes indignes d'y prendre part.

Rendons-nous compte de la loi karmique, de

la grandeur du mouvement et de son œuvre dans l'avenir, unissons-nous, que nous différions ou non d'opinion sur toute autre matière, excepté la Fraternité, et marchons vers l'avenir qui se déroule devant nous, avenir plus brillant que jamais ne fut le passé; travaillons pour la venue de cette sous-race d'où sortira la future Race-mère et restons unis sous la bannière de notre Manou et de notre Bodhisattva, ces grands Êtres des années et des siècles à venir.

III

L'ESPRIT CATHOLIQUE ET L'ESPRIT PURITAIN DANS LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

LEURS QUALITÉS ET LEURS DANGERS RESPECTIFS

L'ESPRIT CATHOLIQUE ET L'ESPRIT PURITAIN DANS LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

LEURS QUALITÉS ET LEURS DANGERS RESPECTIFS

Quel crédit peut-on, dans la Société théosophique, accorder à l'esprit puritain et à l'esprit catholique ? Délicate question à propos de laquelle je désire vous dire quelques mots. Je voudrais montrer que les deux types sont nécessaires dans tout grand mouvement ; que tous deux ont leur valeur et leur place, mais aussi leurs dangers respectifs. Si nous nous pénétrons bien de cette idée que tous deux sont nécessaires, nous pourrons aussi aider chacun de ces deux types à être tolérant vis-à-vis de l'autre, et à se rendre compte que chacun a ses dangers.

Dans le monde entier nous rencontrons ces

deux types ; de fait ce sont là deux tempéraments nettement tranchés, le tempérament intellectuel et le tempérament émotionnel, dans lesquels vous pourriez faire rentrer tous les hommes doués d'éducation et d'intelligence, voire même les ignorants et les cerveaux creux, car ceux-là aussi offrent des types analogues, moins intéressants, il est vrai, parce qu'ils sont plus extrêmes que les types de classes plus élevées qui cherchent à se comprendre eux-mêmes et a acquérir le sens de l'équilibre.

Au point de vue général le type catholique est assurément le plus attrayant et c'est pour ce motif même que je désire vous pénétrer de la valeur du type puritain qui, parce que moins séduisant, court plus de chances d'être méconnu. Si l'esprit puritain disparaissait complètement le genre humain manquerait de cette vigueur, de cette force, de cette tendance à la pensée libre et au libre examen qui sont essentiels à l'évolution. Malheureusement il a souvent été associé à un extérieur froid et rebutant ; et si nous prenons les deux types tels que nous les trouvons sous le règne de Charles I[er], certes le puritain n'est guère séduisant extérieurement — dur, presque acerbe, rebutant et austère. Mais il n'est guère juste de juger le puritain, parce qu'il existait sous

le règne des Stuarts. Il n'est guère équitable de déterminer la valeur d'un type au moment où il lui faut faire face à ces deux difficultés —, danger pour lui-même et corruption extrême du type qu'il combat. Il n'est guère équitable de choisir ce moment pour juger de la valeur intrinsèque du tempérament. Mais même si vous prenez le puritain de l'époque de Charles Ier et de Cromwell, vous ne pouvez guère vous empêcher de remarquer, si vous ne vous arrêtez pas aux dehors, l'extrême valeur morale de ce type dans un milieu difficile et dangereux. Austère comme il était, c'était l'austérité même qui cherchait à se préserver du danger continuel de souillure et se porta naturellement aux extrêmes, comme toutes les réactions, avec cet inévitable résultat d'une réaction subséquente qui nous donna le type débauché et sans énergie de la Cour de Charles II. Voici les types que je voudrais, et en les considérant séparément, dégager de ces manifestations spéciales et des conditions qui en font ressortir une caractéristique plutôt qu'une autre.

En quoi donc consiste exactement le type puritain. Il semble consister en une attitude de protestation et de critique plutôt qu'en une acceptation volontaire de la pensée dominante de

l'époque. L'esprit puritain est essentiellement critique, et critique au sens moderne du mot, qui au lieu de faire un juge du critique, en fait un adversaire et un censeur. Nous ne devons pas oublier, cependant, que le véritable esprit critique est absolument nécessaire au progrès de l'humanité si même il se laisse aller à la censure et au cynisme. Le puritain est toujours un intellectuel (je parle du type le plus pur) c'est un homme chez lequel l'intelligence prédomine. Il est un de ceux qui tendent vers ce qui sépare plutôt que vers ce qui unit; il reste isolé, se suffisant à lui-même. J'emploie cette expression de préférence à « satisfait de lui-même » — la seconde forme impliquant une idée plutôt déplaisante. Il faut nous rendre compte de la force de ce type, force qui se transforme en une austérité ayant le plus souvent son siège dans la religion à laquelle le puritain se trouve attaché.

Vous ne le rencontrez dans sa forme la plus agressive que s'il a à protester contre quelque chose qu'il considère comme dangereux et pernicieux. Dans ces conditions il est naturellement poussé à une attitude combative, et tout ce qui se trouve en lui d'acerbe et d'hostile remonte inévitablement à la surface. Mais cela ne fait pas nécessairement partie de l'esprit puritain. Le

considérant comme un intellectuel dans lequel l'émotion en cette vie particulière est relativement faible ou tout au moins réprimée ; voyant qu'en lui les qualités morales sont celles qu'il s'efforce de développer spécialement en cette incarnation; comprenant que l'esprit peut seulement se développer là où les qualités d'analyse, de comparaison et de jugement sont actives, vous pouvez facilement vous rendre compte qu'en présence d'une divergence d'opinions ces qualités se transformeront en antagonisme et en protestation. Mais, je ne pense pas que l'antagonisme et les protestations fassent nécessairement partie de l'esprit puritain. En temps de paix, notre puritain se distinguera parmi les intellectuels et les savants, il sera d'un grand secours pour toute communauté avec laquelle il serait mis en rapport.

Vous ne pouvez développer l'intelligence sans ces qualités d'analyse : la synthèse vient plus tard, les premières appartenant au Manas inférieur, l'autre au Manas supérieur. Toutes deux ont besoin d'être développées. Pendant que le Manas inférieur s'édifie, il vous faut posséder ces qualités d'analyse, de comparaison et de jugement sans lesquelles il est impossible de poser des bases solides pour aucune croyance. Il

vous faut reconnaître la grande nécessité pour l'esprit d'examiner, d'interroger, même de douter et d'être sceptique. C'est uniquement par ce moyen que l'erreur peut être perçue et que les traditions qui nous viennent du passé peuvent être graduellement purifiées des additions qui ont pu y être faites dans les périodes d'ignorance.

Le scepticisme n'est point une faute mais plutôt une vertu. S'il doit y avoir progrès, il vous faut passer au crible tout ce qui vous vient du passé afin que par l'examen, l'analyse et la critique, vous puissiez séparer la vérité de l'erreur. Comment la religion pourrait-elle se spiritualiser de plus en plus si les hommes se contentaient d'en hériter, sans jamais l'examiner ni la comprendre? Et puisque toute religion ou tout autre forme de pensée ne peut nous parvenir sans se trouver mélangée à quantité d'erreurs, si nous n'avions pas cet esprit de critique et de libre examen, toutes les religions se transformeraient en superstitions et ce que la race possède de plus précieux serait promptement enlisé dans l'ignorance et l'erreur.

Il en résulte qu'à certaines époques de l'histoire de toute race une grande éclosion de l'esprit puritain est nécessaire. Lui seul peut appor-

ter des changements fondamentaux aux points de vue religieux, moral, social ; lui seul a le courage d'aller de l'avant, si même il est en minorité, et de faire subir à chaque croyance, à chaque tradition, l'épreuve de la raison. Nous ne devons pas fermer les yeux sur la valeur considérable de cet esprit dans le développement intellectuel. Car chaque fois qu'un nouvel ordre social et religieux, dépassant de beaucoup le développement des générations de l'époque, a été apporté par quelque grand Instructeur, nous voyons inévitablement, dans leur transmission de générations à générations, ses enseignements tendre à se mélanger de superstition.

Arrêtons-nous un instant et voyons ce que signifie ce mot « superstition ». Je ne crois pas pouvoir en donner une meilleure définition que celle que j'ai déjà donnée : « la superstition est l'acceptation comme essentielles de choses accessoires. » Vous trouverez, je pense, que sous ce titre on peut faire entrer tout ce qui peut être appelé superstition — une vérité à l'origine; mais dans toute vérité il y a des parties accessoires et d'autres nécessaires. A mesure que la compréhension de la vérité s'obscurcit, l'accessoire prend une trop grande place dans les

esprits, si bien qu'à la fin il devient tout et l'essentiel rien.

J'ai relaté quelque part, une histoire hindoue qui donne une idée très claire de la superstition. Il était une fois un très saint homme qui avait l'habitude d'offrir un sacrifice en versant du beurre dans le feu — une des cérémonies ordinaires des Hindous. Chaque matin il accomplissait régulièrement ce rite. Il était très admiré par ses voisins, et la régularité avec laquelle il s'acquittait de ses devoirs religieux les induisit à le considérer comme digne d'imitation.

Il se trouva que ce brave homme avait un chat. Comme il avait le cœur tendre et compatissant, le chat l'aimait et avait l'habitude de venir le trouver, interrompant ainsi son service religieux; il lui mit donc un collier et l'attacha au pied du lit pour empêcher ces interruptions. Le temps passa, plusieurs générations se succédèrent et alors ceux qui avaient copié cet admirable saint ne se contentèrent pas d'offrir le sacrifice mais considérèrent, comme une partie essentielle du rite, d'avoir un chat attaché au lit. Le temps marcha encore, puis à la fin tout ce qui subsista de la cérémonie originelle fut le chat attaché au lit et rien autre chose.

Voilà de la superstition : l'accessoire était devenu l'essentiel au point d'occuper uniquement l'esprit des fidèles. C'est souvent le cas dans les vieilles religions qui ont eut beaucoup d'adhérents ignorants. Ils ne peuvent distinguer entre sa signification réelle et sa forme extérieure, et graduellement la forme extérieure devient tout et la signification profonde disparaît. Alors, vient l'époque où la superstition ayant remplacé la vérité, l'intelligence critique de l'homme se révolte et récuse l'autorité. Seulement, parfois, le critique n'est pas assez instruit pour reconnaître l'autorité, en même temps qu'il combat l'erreur. Le plus souvent, il englobe le tout sous le mot superstition et essaye de le détruire en entier.

Vous avez là l'histoire de beaucoup de réformes. Prenez la grande réforme du seizième siècle. Si vous vous y reportez, vous verrez que quantités de vérités très précieuses ont été rejetées sous prétexte de se débarrasser de l'erreur qui avait oblitéré la vérité. En retraçant ainsi la croissance de l'esprit puritain depuis le temps de Luther de la Suisse calviniste à l'Écosse avec John Knox, puis en considérant combien il s'étendit sur l'Angleterre et devint puissant sous les règnes de Jacques Ier et de Charles Ier, vous reconnaîtrez qu'en tout cela l'intelligence n'a fait

que rejeter ce qu'elle ne pouvait saisir et comprendre et il s'en est suivi une grande perte au point de vue spirituel. Historiquement le résultat a été de ramener un peu plus tard cette vérité que l'on avait rejetée en voulant s'affranchir de l'erreur.

Il en a été de même de certaines tendances fondamentales de l'homme, contre lesquelles s'éleva avec force le puritain de cette époque — l'usage des images dans le culte public, de la musique, des vêtements ornés, différents de ceux de tous les jours, et ainsi de suite — toutes ces choses qu'il rejeta, comme faisant partie des abominations papistes, reparurent lentement, sûrement, graduellement dans toute l'Église anglicane. De sorte que vous avez cette remarquable leçon que tous les esprits puritains feraient bien de retenir. Visitez une cathédrale aujourd'hui. Au dehors vous verrez les statues brisées par la soldatesque de Cromwell ; mais à l'intérieur, autour du maître-autel, et dans le sanctuaire, vous pourrez voir les statues modernes placées là afin de stimuler la dévotion des fidèles.

C'est à dessein que j'ai pris l'esprit puritain pour exemple en dehors de la Société théosophique afin que vous puissiez l'examiner en met-

tant à part toute question d'intérêt spécial pour notre Société. Si vous appréciez la valeur de l'argument dans la religion, vous l'accueillerez au point de vue de la Société théosophique avec bienveillance. Vous reconnaîtrez que nous avons besoin de cet esprit afin de contrebalancer et d'empêcher le développement de ce qui, par ailleurs, pouvait être l'excès de l'esprit catholique. Vous vous rendrez compte que les amis qui nous critiquent nous rendent un immense service en nous critiquant, et que leur critique ne devient dangereuse que lorsqu'elle dégénère en un antagonisme et en une antipathie, qui ne l'accompagnent pas nécessairement et ne devraientpoint se rencontrerchezunhomme réfléchi et bien équilibré.

Il nous faut cet esprit parmi nous : autrement les enthousiastes iraient trop vite et tomberaient dans l'erreur.

Cet esprit nous glace parfois, mais c'est un élément appréciable pour la croissance du mental. Ce n'est pas que nous ayons toujours besoin d'un semblable coup de fouet, car il arrêterait complètement notre croissance; mais si nous étions plus tolérants les uns pour les autres, nous recueillerions les avantages de cette leçon en rendant lumineuse et pure

notre atmosphère intellectuelle sans, pour cela, nous sentir glacés toute notre vie par ces critiques.

Arrêtons-nous un instant sur ce que nous entendons par l'esprit catholique. Par esprit catholique, j'entends l'esprit respectueux de la tradition, celui qui se soumet volontiers à l'autorité reconnue et raisonnable, celui qui entreprend facilement une grande œuvre et y coopère, celui qui reconnaît que la présence de l'architecte, s'il est hautement développé, comme disait un Maître, suffit pour donner force d'autorité à son plan, et qu'on ne faillit ni à sa dignité ni à sa liberté en acceptant le plan d'un supérieur, et en l'accomplissant de son mieux. C'est cet esprit qui, profondément émotionnel, quand il s'élève à l'amour des choses d'en haut et devient dévotion, produit des vibrations sympathiques sur le plan bouddhique, et commence ainsi à éveiller l'Esprit qui est au-dessus de l'intellect.

Avec cet esprit catholique vous trouvez associé l'amour du Beau. Il est artistique. Il cherche à habiller la pensée des formes de la beauté. Il aime les cérémonies, il prend plaisir à exprimer sa pensée d'une manière harmonieuse, et désire

que tout ce qui l'entoure soit émotionnellement satisfaisant autant qu'intellectuellement sain. De plus cet esprit est éminemment susceptible d'éducation tandis que l'esprit puritain ne l'est pas. Partant il est beaucoup plus facile de le guider sur le sentier que l'on appelle l'Occultisme. L'esprit catholique reconnaît tout de suite que ceux qui le surpassent en développement peuvent, en le guidant et en l'instruisant, l'aider à atteindre un savoir auquel il serait par lui-même incapable de parvenir.

Le puritain voudrait marcher sans guide, le catholique au contraire ne cherche qu'à utiliser toute aide que peut lui procurer l'évolution, l'assistance d'êtres humains hautement développés, aussi bien que celle d'intelligences spirituelles. Vous avez ainsi autour de cet esprit une ambiance qui répond promptement à toute impulsion venant des mondes spirituels et vous lui trouvez associé un penchant vers les différentes formes d'occultisme. Je ne pense pas que vous trouviez cette tendance alliée à l'esprit puritain.

Vous pouvez quelquefois trouver dans l'esprit puritain une forme élevée de mysticisme, une reconnaissance de l'Esprit comme Vie de l'Univers, et un essai de réalisation de cet esprit

en soi-même. Vous pouvez parfaitement en arriver là par l'intelligence seule, et l'émotion n'est point nécessairement mise en jeu. Intellectuellement vous pouvez comprendre l'unité, et passer alors à l'idéal mystique de l'unité dans la pluralité reconnaissable en tout être. Vous trouvez parfois chez les grands puritains du passé une forme de foi mystique très noble, bien que quelque peu austère et froide ; mais aussitôt que vous approchez du mysticisme catholique vous vous trouvez dans une ambiance pleine d'émotion.

Le mystique catholique est soulevé d'un grand élan d'émotion vers l'objet de son amour ; le puritain mystique reconnaît avec calme, presque froidement, la grandeur de l'objet de son adoration, il essaye de le comprendre intellectuellement et, dans une certaine mesure, il s'unit avec Lui. Vous avez en Cromwell un exemple du puritain mystique. Lisez ses lettres, lisez les lettres de cet homme, dont le cœur succombe sous le poids du doute et du désespoir, et qui, malgré toutes les tentations, se cramponne à sa foi en la réalité de la Puissance divine dont il était l'instrument. Vous retirerez de cette lecture une idée nouvelle de la force de cet homme, et vous comprendrez qu'à toute sa

force s'ajoutait la reconnaissance de la puissance de Dieu, et que sa propre force n'était qu'un instrument entre les mains divines. Mais vous ne trouverez jamais dans le puritain mystique les expressions d'amour, d'affection passionnée, si communes parmi les mystiques catholiques ; et la différence devient encore plus sensible lorsque l'Occultisme entre en jeu.

Il y a là, dans notre Société même, un point sur lequel nous devrions nous arrêter. Parmi nous, le type catholique sera celui qui accepte sans difficulté l'idée des Maîtres; le puritain y arrive plus lentement. Le Théosophe d'esprit catholique ne se bornera pas à reconnaître l'idéal des Maîtres, mais sera enflammé du désir de suivre le sentier qu'ils ont parcouru. Il recherchera l'occasion de témoigner son respect, d'étendre la main pour qu'on le guide. Il reconnaîtra que, par l'abdication même de son indépendance, il fera des progrès plus rapides que d'aucune autre manière. L'invisible exerçant sur lui une puissante attraction, il essayera toujours d'apprendre quelque chose des mondes invisibles et de leurs habitants il aspirera continuellement à ces mondes et s'efforcera d'étendre sa conscience jusqu'à communiquer avec eux. Il s'en-

traînera volontiers dans ce but, et vous aurez en lui des potentialités d'occultiste que vous ne trouverez pas dans le type puritain.

Vous ne pouvez, en effet, commencer cette partie du savoir occulte en suivant uniquement la voie de l'intelligence. L'effort intellectuel étouffe immédiatement le développement des autres véhicules. Dès que vous commencez à vous demander : « Que fais-je ? Est-ce imagination ? Est-ce hallucination ? », vous empêchez le développement des facultés les plus subtiles de l'homme. Pendant un certain temps vous devez vous abstenir de toutes questions, n'éprouver aucune sensation ou sentiment, refusant à l'intellect toute intervention de cet esprit analytique qui glace toutes choses de telle manière que ces facultés encore naissantes, pour ainsi dire, frissonnent au contact de son souffle glacial, refusant de s'épanouir. « Eh bien ! » direz-vous, « il y a donc un danger ? Le sujet peut devenir trop crédule, peut-être complètement dévoyé ». Certainement. C'est là le danger inhérent à toute recherche de cette nature.

Ce n'est que pas à pas que vous apprenez par expérience à distinguer le vrai du faux, les formes pensées de votre propre création, et les habitants des autres mondes dans lesquels vous

pénétrez les yeux entr'ouverts. Mais n'oubliez pas que cette distinction n'annihile pas la réalité de la forme-pensée. Les formes-pensées qui sont vôtres, et qui vous entourent lorsque vous passez sur le plan astral, existent réellement dans la matière astrale. Elles vous leurrent, assurément, parce qu'elles sont vos propres créations et ne font que reproduire vos propres pensées, c'est en cela que consiste le danger.

C'est par l'expérience seule que vous pouvez surmonter cela, exactement de la même manière que l'enfant apprend qu'il ne peut s'emparer d'un objet brillant qu'il aperçoit à l'autre extrémité de la piècesans faire, pourle saisir, un long trajet. Vous ne considérez pas qu'il y ait de quoi avoir le cœur brisé parce que l'enfant commet des erreurs. Cela vous suffit de penser qu'il apprendra.

Pourquoi ne pas faire preuve d'autant de philosophie vis-à-vis de vous-mêmes? Vous savez que c'est par des expériences répétées qu'il s'affranchira de son ignorance. Vous de même. Ceux qui veulent ne jamais se tromper ne feront jamais des Occultistes. L'Occultiste doit être prêt à faire le plongeon et à s'enliser peut-être dans un marécage, mais toujours

disposé à faire de nouvelles tentatives, s'instruisant par l'expérience. Ceux qui ne peuvent supporter cela n'ont pas en eux une dose suffisante d'esprit catholique pour faire des Occultistes, et feront sagement de remettre l'essai à une autre incarnation.

Dans la soumission que l'on témoigne à plus expérimenté que soi réside un danger qu'il importe de signaler. On m'a souvent demandé : « Comment pouvez-vous développer votre indépendance et votre jugement si vous cherchez toujours à accomplir la volonté de cet autre que vous appelez votre Maître ? » La réponse est simple. Vous offrez vos services à votre Maître et il peut vous indiquer quelque travail à faire. Vous l'entreprenez, parce qu'il vous l'a commandé. Jusqu'ici vous n'êtes que le serviteur obéissant ; mais votre jugement, votre raison, toute votre puissance de pensée et toute votre initiative, sont mises entièrement à contribution pour l'exécution de la tâche. Un Occultiste intelligent n'ira pas toujours courir chez son Maître pour lui demander : « Comment ferai-je ceci ? » Il sait que ce n'est pas le travail du Maître. Le Maître a rempli son rôle en disant « Faites ceci ». La façon dont vous accom-

plissez la tâche vous éprouve, et fait ressortir votre force et votre faiblesse. Le Maître est d'ailleurs bien trop sage pour vous empêcher de faire voir votre force et de découvrir votre faiblesse en exécutant, à votre place, le travail dont il vous a chargé.

C'est ainsi que l'Occultiste développe ses facultés en s'efforçant d'accomplir la volonté de son Maître. Les deux choses marchent de pair au lieu de s'affaiblir ; l'étudiant devient plus fort en reconnaissant que le Maître est plus grand que lui, et qu'il connaît bien mieux l'ensemble de l'œuvre à accomplir, alors que lui-même trouvera amplement à développer toutes les facultés de son cœur et de son intelligence dans l'exécution de cette partie de l'œuvre qui lui est assignée.

Il est presque impossible au type puritain de devenir un Occultiste dans l'incarnation où cette caractéristique est fortement développée. Vous ne pouvez tout comprendre lorsque vous pénétrez dans les mondes inconnus ; et à moins de vous considérer comme des ignorants, il vous est impossible d'acquérir de nouvelles connaissances. Tout précurseur scientifique — et c'est je crois Faraday qui l'a dit — « court çà et là comme un chien qui, le nez au sol, s'efforce de

trouver une piste ». C'est exactement la manière d'agir de l'expérimentateur. Quant à vous, il vous faut chercher l'indice qui vous mettra sur la trace des connaissances tant désirées; si vous refusez d'en passer par là, il faut accepter les résultats obtenus par d'autres et vous en contenter durant cette existence.

Et maintenant quelle sera la manière d'agir de ces deux mentalités en présence d'une question analogue, si vous le voulez bien, au cas de M. Leadbeater? Vous aurez immédiatement la mise en œuvre de cette intelligence critique qui voit les fautes plus vite que les vertus et les mauvais desseins plus promptement que les bons. C'est là sa faiblesse. Mais elle a aussi sa valeur en faisant ressortir certains dangers dans lesquels la Société pourrait glisser.

L'esprit catholique sera beaucoup plus disposé à reconnaître que celui qui vous a beaucoup appris, que celui dont vous savez les connaissances très supérieures aux vôtres, doit avoir quelque raison, qu'on ne peut voir, pour justifier ses actes. Ceux qui possèdent cet esprit ne ressentent point cette impression étrange d'avoir à sauver l'âme de leur prochain, que celui-ci le désire ou non. Ils se contentent de dire « Voici

ma route et voilà la sienne » — esprit plus large et plus généreux.

Et pourtant, je crois que nous ferions bien de reconnaître que la présence dans la Société de cet esprit qui juge et qui critique a sa valeur dans certaines occasions. Mais cet esprit n'est point une assise sur laquelle on puisse édifier quoi que ce soit, et on l'oublie trop souvent. Vous ne sauriez bâtir un édifice de quelque durée sur le terrain protestataire. Cet édifice ne saurait durer.

Il est curieux de noter que ceux-là même qui condamnent la personnalité quand les tendances de la personnalité sont l'amour et le dévouement, sont les mêmes qui font preuve de la plus violente personnalité dans leurs antagonismes et leurs haines. J'admets absolument qu'on doit être guidé par les principes et non par les personnalités; mais je ne saurais admettre que l'amour pour une personnalité soit mauvais et que d'autre part la haine contre une personnalité soit juste et digne d'admiration. S'il y a conflit entre les deux parties, les uns et les autres peuvent faire passer les personnes avant les principes. Et c'est mettre une personnalité au-dessus d'un principe quand vous désertez la Société Théosophique oubliant les grands principes qui l'im-

mortalisent, quand vous la quittez en protestant, parce que une ou deux personnes soutiennent des opinions contraires aux vôtres. On ne saurait être plus personnel. M. Leadbeater et Mme Besant sont relativement âgés et ne peuvent, à tout prendre, vivre très longtemps. Quelle inconcevable folie d'abandonner ainsi les grands principes qu'incarne la Société pour une raison d'antagonisme contre deux personnalités transitoires !

Si la Théosophie a une raison d'être, elle doit être tout dans la vie et ne saurait être abandonnée pour qui que ce soit, fût-il saint ou criminel. Supposons que cent meurtriers fassent partie de la Société, est-ce là une raison pour que nous en sortions, vous ou moi ? Il me semble au contraire que le fait même de réprouver le meurtre est une raison pour demeurer dans la Société afin de la fortifier, de la soutenir à l'heure du danger et de lui faire remporter la victoire.

En tout ceci, nous avons besoin, tout d'abord, d'étudier notre propre nature, puis de découvrir nos points faibles, afin de nous mettre en garde contre ces faiblesses au moment de la tempête et de l'épreuve. Il faut même aller plus loin, comprendre que très souvent ceux qui nous sont

opposés, le sont à cause de leurs vertus et non de leurs vices. Et de fait, ceux, qui sont à présent mes adversaires les plus intransigeants le sont en raison de leurs vertus. Ils ont tort dans leur manière de voir car ils interprètent à faux; qu'importe.

La raison principale pour laquelle ils me combattent, est qu'ils s'imaginent que j'excuse ce qui est le mal. C'est un sentiment louable et juste. Mais ce qui ne l'est pas, c'est d'aller jusqu'à la haine et la calomnie; ce qui ne l'est pas, c'est que des gens aillent semer d'abominables histoires absolument fausses, et s'en servent comme d'armes offensives. Et pourtant dire qu'une vertu est à l'origine de tout cela ! — le désir de protéger la société contre tout mal ; il faut le reconnaître en dépit des excès qu'elle a provoqués. Si nous pouvons agir ainsi, alors, dans l'ardeur même de la lutte, nous apprendrons le véritable esprit théosophique, qui voit d'abord le bien, l'excès seulement après.

Voici mon conseil : « Dans vos pensées les plus courantes, exercez-vous à voir d'abord les bonnes qualités d'une personne ou d'une chose et ne vous permettez de découvrir la faiblesse ou le mal qu'en second lieu. » Vous récolterez ainsi tout le bénéfice de votre esprit critique et

vous serez préservé de bien des maux. Mais si vous voyez d'abord les mauvais côtés, il est plus que probable que vous n'en verrez pas les bons. Toutes ces choses mettent à l'épreuve les membres de la Société théosophique, et montrent s'ils peuvent ou non s'engager sur le grand sentier — elles montrent si nous sommes prêts à faire partie de cette grande sixième race future, ou si nous sommes tellement solidaires de nos propres opinions qu'en dehors d'elles nous ne voyons rien de bon.

Matériellement la tourmente est passée, mais nous devrions nous souvenir des leçons qu'elles nous a enseignées : une tolérance plus étendue, une critique plus sévère de nous-mêmes, et une attitude plus charitable vis-à-vis de nos frères. Vous ne sauriez être trop sévères dans votre critique personnelle, ni trop tolérants ni trop charitables pour votre prochain.

Souvenez-vous que dans chacun de nous le Soi essaye d'exprimer quelque chose de lui-même. En ce qui nous concerne, nous avons le droit de critiquer tout ce qui peut empêcher sa manifestation, le droit d'être très sévère dans notre appréciation de nous-mêmes, sans pitié dans la condamnation de chacune de nos fautes

et de nos faiblesses. Mais nous ne pouvons prétendre gouverner dans un autre les manifestations du Soi; partout notre critique est inutile et frivole — elle n'est point une aide, mais un obstacle. En effet, si votre prochain a tort comme vous le pensez, vos jugements acerbes ne font que mettre une barrière sur son chemin quand le Soi qui est en lui essaye de le remettre sur la bonne voie; au contraire votre charité, votre respect plein de tolérance l'aideront à comprendre ce qu'il y a de plus noble en lui.

La leçon de cette grande secousse peut donc se résumer en ceci : examen sévère de nous-mêmes et charité pour tous ceux qui nous entourent. Reconnaître son propre tempérament (1), se juger soi-même avec netteté, afin de marcher droit et d'aider les autres autant que faire se peut; et avant tout purifier son propre caractère afin d'être un canal pour la vie qui s'épanche dans la Société, et ne pas souiller cette vie quand elle passe en nous.

La Société ne peut périr des attaques du dehors ni des désertions du dedans ; elle ne pourrait succomber que si ses membres devenaient insouciants de leurs pensées, de leurs

(1) Apprendre si l'on est du type puritain ou du type catholique (N. D. T.).

caractères et de leurs idées; cela et cela seulement pourrait rendre la Société indigne d'être guidée par ses Instructeurs. On a dit un jour : « Tant que trois personnes, dignes des bénédictions de Notre-Seigneur, demeureront dans la Société, elle ne saurait périr. » Cette parole fut prononcée par un Maître dans les jours où la Société était faible et luttait pour son existence et quand les quelques personnes qui en faisaient partie craignaient qu'elle ne survive pas à la tempête déchaînée par l'affaire Coulomb. Pensez à cela si quelque nouvel orage se montre à l'horizon — bien qu'il ne soit guère probable que nous en subissions un d'ici une douzaine d'années; mais à l'approche d'une tourmente, n'oubliez pas cette pensée inspiratrice, que tant que trois personnes demeureront dans la Société elle ne saurait périr, et ajoutez à cette idée le vœu formulé par votre Soi supérieur : « Si d'autres s'en vont, je serai l'un de ces trois ».

IV

LES SACREMENTS

LES SACREMENTS

J'ai choisi ce soir un sujet qui, lorsqu'on étudie les religions en se plaçant au point de vue occulte, présente un intérêt profond. Dans toutes les grandes religions nous trouvons ce qu'en Occident nous appellons les sacrements. Dans toutes ces religions le but est le même; il s'agit d'essayer de spiritualiser par eux la vie ordinaire, de permettre à ceux qui vivent au milieu du monde et qui, aveuglés par leur corps, sont incapables de franchir les limites de la matière, d'entrer ainsi en contact avec les mondes et les êtres supérieurs, et, au moyen de l'acte sacramentel défini, de s'élever par degrés jusqu'à ce que la vie entière devienne un sacrement, la vie spirituelle rayonnant alors à travers l'enveloppe matérielle.

Le nombre des sacrements varie selon les différentes religions, bien que le principe soit partout identique. Ces sacrements sont très nombreux dans l'Hindouisme. Dix sont reconnus comme étant d'un usage général, mais ce nombre s'élève à trente ou quarante si l'on compte toutes les cérémonies auxquelles les Hindous plus orthodoxes reconnaissent absolument ce caractère. Mais en somme, le nombre importe peu, tout est dans l'idée fondamentale. A mesure que, surtout en Occident, l'on comprendra la véritable signification des sacrements, on s'apercevra que quantité de choses, que l'on avait d'abord abandonnées comme autant de superstitions, reviendront avec une puissance et une clarté nouvelles.

A l'époque de la Réforme, on rejeta certaines idées, rien que par réaction et sans aucun motif plausible. La manière dont étaient imposés la plupart des idées et des dogmes de l'Église catholique romaine, l'ignorance générale du sens profond des choses, alors que les rites extérieurs étaient minutieusement observés, telles furent les causes qui, tout naturellement, amenèrent une réaction violente, lorsque la raison commença à douter de l'efficacité des cérémonies. La science occulte ayant été pratiquement oubliée de la majorité du clergé romain, on rejeta

tout ce qui ne pouvait s'expliquer naturellement. Mais, étant aujourd'hui en mesure de justifier quantité de choses abandonnées à cette époque, nous comprenons que beaucoup d'entre elles doivent reparaître. Et si l'on y réfléchit, il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'elles reparaissent.

Si nous nous reportons aux premiers jours de la religion (je parle maintenant du Christianisme, mais le même fait s'est produit pour toutes les grandes religions) nous voyons d'abord le Fondateur et ses disciples immédiats, occupés à donner une forme à cette religion. Comme à ces Êtres le monde spirituel était familier, et comme c'était leur devoir d'établir des moyens de communication entre la masse ordinaire des fidèles et les grands enseignements spirituels de la religion, il était inévitable que les cérémonies du culte établies par eux fussent basées sur des vérités occultes. C'est pourquoi nous trouvons dans l'Église primitive la grande institution des Mystères, et je veux vous montrer plus loin le rapport qui existe entre le Mystère, le Sacrement et la belle légende du Saint-Graal.

Examinons maintenant ce qu'est en réalité un sacrement. Je ne pense pas que nous en puissions donner une définition meilleure que celle du catéchisme de l'Église anglicane ! « C'est un

signe extérieur et sensible d'une grâce intérieure et spirituelle ». On y trouve toujours quelque chose d'extérieur, de tangible, que les sens peuvent percevoir, un objet matériel ; et, unis à cela d'une manière indissoluble, certains faits du monde invisible, de sorte que le signe extérieur peut servir de canal à la réalité intérieure. Mais de plus, comme signe extérieur et sensible, il faut quelque chose de matériel aussi, un geste et des mots. Ces trois choses sont toujours présentes dans un sacrement ; un objet matériel qui est le canal immédiat, certains sons ou mots qui produisent un changement dans la matière subtile mélangée à la matière plus dense de cet objet, et un geste souvent appelé « signe d'autorité », comme les mots sont appelés « formule d'autorité ». Il faut un geste qui permette la magnétisation de l'objet sur lequel agissent les paroles.

Voyons comment toutes ces choses s'enchaînent dans le sacrement lui-même, et quel est leur rapport avec la constitution de l'homme et celle des mondes dans lesquels il vit. Il nous suffira, pour le sujet qui nous occupe en ce moment, de considérer que l'homme est en rapport avec les mondes physique, astral et mental, les trois mondes dans lesquels tourne la roue des naissances et des morts.

L'homme vit dans ces trois mondes : soit dans les trois à la fois, lorsqu'il vit sur terre, soit dans deux seulement, lorsqu'il vit dans l'astral; ou dans un seulement, lorsqu'il est au ciel. Souvenez-vous en effet que c'est seulement dans le monde physique que l'homme peut se servir des trois corps qui le mettent en rapport avec les trois mondes en même temps. L'homme vit donc continuellement dans ces trois mondes. Il est en rapport avec eux par son corps physique, son corps astral, son corps mental, de sorte que vous avez en lui une intelligence vivante, un être spirituel qui, au moyen de la matière qu'il s'est appropriée dans ces trois mondes, peut entrer en contact avec chacun d'eux.

Mais maintenant cette question se pose : étant donnée une intelligence spirituelle revêtue de ce triple voile de matière, étant donné le fait que cette intelligence spirituelle, au moyen de ce voile de matière, est en contact avec trois mondes, comment cette intelligence pourra-t-elle graduellement entrer en rapport conscient avec chacun d'eux, de manière à ce que le courant de vie spirituelle, venant du monde spirituel, puisse purifier aussitôt la matière de ses corps, éclairer sa conscience à ces trois degrés, et commencer ainsi le grand travail de spiritualisation de

l'homme tout entier? C'est là le problème que la religion a eu à résoudre.

Dans le Protestantisme ordinaire, le corps, considéré comme une possession temporaire, occupée par l'intelligence spirituelle pendant une courte vie seulement et méritant à peine qu'on s'occupe d'elle, a été complètement laissé de côté. Aussi le corps ayant été très négligé, au point de vue protestant, la réaction contraire prit naturellement la forme du matérialisme, et l'on trouve aujourd'hui des gens qui, rejetant à leur tour l'idée que le corps soit absolument négligeable, se jettent dans le matérialisme qui fait de ce corps la chose la plus importante.

Au lieu de cela, aux premiers jours des grandes religions, on considérait le corps comme une possession précieuse, une chose qu'il fallait sanctifier, afin qu'elle pût servir d'instrument à l'intelligence spirituelle renfermée en elle. Et ainsi, au début de toutes les religions, des relations constantes étaient établies, d'abord entre les mondes spirituels et les mondes inférieurs, et ensuite entre l'intelligence incarnée et les corps qu'elle revêt. D'où les sacrements: qui devaient atteindre à la fois le corps et la conscience, qui devaient sanctifier les véhicules matériels, et en même temps illuminer l'intelligence spiri-

tuelle, qui devaient rendre l'homme tout entier vraiment spirituel afin que l'objet de l'incarnation pût être accompli et que la matière devint, dans tous les mondes, la servante docile de l'Esprit. Tel était le but du sacrement.

D'où la nécessité d'un objet matériel qui pût entrer en contact avec le corps dense. De là encore le besoin de signes, afin que, par les vibrations émises et dirigées vers les plans plus subtils, les corps plus subtils pussent à leur tour être mis en vibration, et devenir capables de recevoir l'afflux de la vie spirituelle. De là aussi la nécessité d'un geste, pour que la force magnétique émise dans la consécration, pût unir la matière dense à la matière subtile par ce lien magnétique, et faire de l'objet matériel tout entier, un véhicule pour la vie supérieure, tout en préparant les corps à la recevoir.

Et maintenant, afin de développer ce qui précède, examinons le sacrement du Baptême. Vous savez qu'à ce sacrement se trouvent réunies les trois conditions nécessaires : un objet matériel : l'eau, les formules d'autorité et la consécration de l'eau. On a les paroles de consécration qui demandent à Dieu de sanctifier cette eau pour la purification mystique du péché, et on a aussi le signe d'autorité, le signe de croix que l'on

fait sur l'eau, afin que le magnétisme des doigts du prêtre puisse la pénétrer et former le lien entre l'eau physique et la matière astrale qui l'interpénètre.

Je m'arrête un instant sur ces mots « formule d'autorité ». La compréhension et l'efficacité de telles formules sont basées sur le fait que tout son produit certaines vibrations définies. Partout où l'on produit un son, se produit la vibration correspondante. Un mantram, ou formule d'autorité, est une suite déterminée de sons imaginée par un occultiste afin d'obtenir certains résultats déterminés. C'est là un fait aussi scientifique que cet autre qu'aucun de vous ne songerait à mettre en doute : si on produit une note musicale, on peut faire vibrer un verre, une baguette ou une corde capable de vibrer sympathiquement.

Vous vous souvenez des expériences de Tyndall ? Il montrait comment, en produisant un certain son, on peut briser un morceau de verre. Que se passe-t-il en réalité ? Le verre se met à vibrer. A mesure que les vibrations sont émises, le verre les répète ; si elles sont trop intenses, les molécules se séparent et le verre se brise. C'est un fait analogue qui nous explique l'efficacité et la signification des mantrams. L'occul-

tiste essaie certains sons : il trouve expérimentalement les sons qui produisent les vibrations dont il a besoin ; puis il classe ces sons dans un ordre défini et forme ensuite une phrase qui reproduira cette série de sons, toutes les fois qu'elle sera prononcée. Cette série de sons produira des vibrations qui, à leur tour, en éveilleront d'autres dans les corps subtils.

Plus on répète le mantram, plus le résultat est puissant. De là viennent les répétitions que l'on trouve constamment dans les formules de l'Église. De là l'usage du rosaire pour n'avoir pas la peine de compter en produisant les vibrations dont on a besoin. Il est donc évident qu'un mantram ne peut être traduit sans perdre de son efficacité. Il peut encore avoir de la valeur par la pensée qu'il renferme, mais la série de sons n'existe plus. De là la valeur spéciale du mantram en dehors de la pensée que les mots traduisent.

Les Églises grecque et romaine ont donc raison de se servir des formules d'autorité telles qu'elles ont été données par les occultistes qui les composèrent. Malheureusement, pendant la Réforme, les sciences occultes n'étant plus en faveur, on crut pouvoir traduire les formules d'autorité sans détruire leur efficacité. Mais si

l'on conserve ainsi l'effet produit par la pensée, on perd une grande partie de l'effet mécanique produit par les sons. Il faut alors suppléer par la dévotion et la force de volonté, à ce qui est perdu de l'effet mécanique ordinaire ; tandis que, si l'on produit les vibrations d'une manière mécanique, toute la dévotion et la force de volonté sont appliquées à produire les résultats supérieurs.

Voilà pourquoi il est utile d'agir avec les corps d'une manière scientifique. Ici ce n'est pas de la conscience qu'il s'agit, mais des corps, et, en second lieu seulement, de l'effet produit sur la conscience par les vibrations des corps, ce que, pourtant, on ne peut pas non plus laisser de côté. De même qu'un changement dans la conscience produit une certaine vibration, une vibration quelconque amène un changement correspondant dans la conscience. Il s'ensuit que le fait d'émettre de bonnes vibrations aide la conscience à demeurer dans un certain état, et tout naturellement nous voyons que, dans les Églises grecque et romaine, l'effet produit par les paroles est plus grand que dans les Églises où ces paroles ont été traduites.

Et cela a encore un avantage ; c'est que, dans le premier cas, lorsque le prêtre se sert des pa-

roles mêmes qui produisent les vibrations, la moralité, la dévotion et la connaissance de l'homme n'ont pas autant d'importance que dans le cas où l'effet mécanique est perdu, et où le prêtre doit suppléer par sa dévotion et sa force de volonté, à ce qui serait plus aisément produit par le mantram. C'est de ce fait qu'est venue l'opinion que l'indignité du prêtre ne détruit pas l'efficacité du sacrement. Celui-ci n'a certainement pas autant de force quand le prêtre est indigne, mais lorsque l'instrument est parfait, il importe moins que celui qui s'en sert ne soit pas parfait.

Or, si un clairvoyant examine ce qui se passe quand un sacrement est administré, il voit que, lorsque l'on prononce les paroles de consécration et que l'on fait le signe d'autorité, un changement visible se produit dans l'objet consacré. Il est particulièrement sensible lorsqu'il s'agit de la Messe ou de la Sainte Communion. Sur l'autel se trouvent les saintes espèces, le pain et le vin. D'après la doctrine catholique romaine, aux paroles sacramentelles, ce qu'on appelle la transsubstantation a lieu. Cet enseignement a été très mal compris des protestants ordinaires. Ceux-ci ne peuvent concevoir que dans chaque objet visible se trouve une idée formatrice et in-

visible, que lorsque cette idée opère à la façon ordinaire, elle produit un des objets ordinaires que vous voyez autour de vous, mais que, lorsque cette idée est changée par la formule d'autorité, par le mantram, cette modification de l'idée entraîne une modification dans la matière astrale, et il se produit dans la matière éthérique, voire même dans la matière physique plus dense, un changement de vibration. Et bien qu'à la vérité, la vibration ne soit pas assez puissante pour modifier l'arrangement des molécules dans la matière la plus dense, il est pourtant certain qu'un changement s'est produit dans la partie la plus importante de l'objet, et c'est à cette modification que l'on donne le nom de transsubstantiation. Aucun catholique romain éclairé n'a jamais été assez insensé pour croire autre chose que ce que je vous dis là.

Si cette idée vous paraît étrange, laissez-moi vous rappeler un simple fait qui éclairera toute la question. Ceux qui étudient la chimie organique connaissent bien les composé isomères. Ces composés sont formés exactement des mêmes éléments chimiques, et en même proportion. Pourtant les chimistes vous diront que les qualités du composé varient avec l'arrangement intérieur de ces éléments. Dans quelques-uns

des composés supérieurs du carbone, et même jusqu'à ceux qui ne contiennent que quatre atomes de carbone, les arrangements intérieurs des éléments peuvent être tels qu'ils produisent des qualités entièrement différentes ; dans un cas, un poison, dans l'autre une substance inoffensive. Toute la différence réside dans l'arrangement. Est-il donc si étrange qu'on puisse changer les qualités en modifiant l'arrangement intérieur ?

On peut d'ailleurs voir ce qui se passe dans les mondes invisibles; quand les paroles ont été prononcées, le morceau de pain opaque change complètement d'aspect, il devient lumineux et rayonne dans toutes les directions. Si l'on peut voir cela, on commence à se rendre compte de ce que signifient les sacrements au point de vue matériel. On se sert d'un objet dont les qualités peuvent être changées. On en reconstitue les parties subtiles par les forces que l'on fait agir sur lui. Dans quel but ? Afin que, descendant des plans supérieurs au mental, la force spirituelle puisse trouver un véhicule capable de l'assimiler et de la faire parvenir jusqu'au plan le plus dense de la matière, et qu'à l'aide de ce véhicule, elle puisse être transmise à ceux qui reçoivent le sacrement.

Et non seulement on voit ce changement se produire dans l'objet, mais on voit aussi qu'il attire vers l'autel un grand nombre de ces êtres que les Hindous nomment des Devas, et les chrétiens des Anges, lesquels se servent de leurs pouvoirs pour aider les fidèles et modifier l'ambiance du lieu où ils arrivent en foule.

Dès que l'on se rend compte de tout cela, on comprend qu'il faudrait rendre beaucoup de choses à quelques-unes des sectes religieuses d'Occident, pour qu'elle soient de nouveau ce qu'elle devraient être. Pour avoir perdu de vue toute la partie ésotérique des cérémonies chrétiennes, des rites et des formules, l'Église a été cause que les fidèles sont devenus de plus en plus matérialistes, si bien qu'aujourd'hui le protestant ordinaire ne voit rien entre lui et Dieu, ne sait rien de l'œuvre de toute cette puissante Hiérarchie spirituelle qui forme comme une échelle entre le ciel et la terre. C'est pour cela que l'esprit moderne a fini par abandonner les enseignements relatifs au ministère des Anges. A peu près toutes ces notions ont été oubliées, et la vie a perdu beaucoup de sa beauté depuis qu'on a laissé disparaître ces liens entre les mondes supérieurs et inférieurs.

Quand une personne reçoit les sacrements, il

s'établit d'une façon matérielle un contact physique réel, une véritable purification du corps aussi bien qu'une illumination de l'intelligence. Mais, direz-vous peut-être, tout dépend-il donc de cette cérémonie extérieure, de ces paroles et de ces signes ? Non. Il y a, en outre, dans la conscience du fidèle, une virtualité puissante capable d'assimiler ce qui descend des mondes supérieurs. Et s'il est vrai que cette virtualité est beaucoup plus active quand toutes les enveloppes matérielles ont été mises en harmonie et préparées à la recevoir, il est néanmoins également vrai que, lorsque cette partie du sacrement fait défaut, le sacrement lui-même n'en est pas moins un canal de grâce pour ceux qui en réalisent la signification intérieure, bien que ne comprenant pas l'importance de la forme extérieure. Il est peu douteux, je crois, qu'à mesure que l'Occultisme se répandra, toute cette science reviendra aux Églises ; c'est en effet une partie de la mission théosophique de restaurer ce qui a été perdu, de faire connaître à nouveau ce qui a été oublié.

Il est encore, dans cet ordre d'idées, bien d'autres choses qui reparaîtront dans la vie moderne, lorsque l'efficacité des sacrements sera reconnue. Il s'est élevé tant de discussions au

sujet de la succession apostolique, de la transmission des pouvoirs d'un individu à un autre au moyen d'un sacrement non reconnu comme tel par certaines sections de l'Église anglicane, mais reconnu par l'Église catholique romaine, qui lui donne le nom du sacrement de l'Ordre. Là encore nous trouvons une transmission physique de magnétisme, une succession définie, une hiérarchie qui est une image de la hiérarchie des mondes supérieurs. Car toujours les religions reflètent les réalités des mondes supérieurs, et ces reflets ont leur force et leur utilité.

Dans les communautés protestantes ordinaires, et même dans l'Église anglicane, deux sacrements sont seuls généralement admis : la Sainte Cène et le Baptême. En dehors de ceux-ci, vous le savez, les Églises grecque et romaine en ont d'autres, outre celui de l'Ordre mentionné tout à l'heure, et tous sont importants au point de vue de la vie sacramentelle. Elles ont le sacrement de la Confirmation; mais celui-là devrait certainement être reconnu par toutes comme un sacrement, car il en présente tous les caractères essentiels et il y a transmission d'un pouvoir spirituel. Elles ont aussi le sacrement de Pénitence, par lequel se transmet le

pouvoir spirituel qui donne au pénitent le moyen de regagner, par le repentir et l'effort, la force spirituelle altérée par le péché. Puis c'est le sacrement du Mariage et la suppression de son côté sacramentel a beaucoup contribué, dans les pays protestants, à enlever au mariage de sa dignité.

Il en est de même du sacrement de l'Extrême Onction qui, chose curieuse, reparaît parmi les protestants. Voyez les rapports des sociétés de guérisseurs, établies dans l'Église, (on n'en trouve pas moins de trois dans l'Église anglicane !) Ces sociétés ont rétabli l'usage sacramentel de l'huile, en se basant sur un passage du Nouveau Testament : « Si quelqu'un est malade parmi vous, faites venir les anciens de l'Église ; qu'ils prient pour lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur. » C'est là un acte sacramentel.

L'huile est le véhicule du magnétisme ; le nom du Seigneur la formule d'autorité, et on fait toujours le signe de la croix en appliquant l'huile. C'est un fait très siguificatif que cet usage ait été définitivement rétabli de nos jours, par des membres de l'Église anglicane, prêtres et laïques, et on se demande pourquoi dans l'Église romaine alors que ses chefs possèdent des connaissances occultes, on n'emploie cette huile sacramentelle

qu'au moment de la mort, quand sa puissante efficacité ne peut plus être utilisée. C'est là un des points que je ne peux pas bien comprendre en étudiant le rituel de l'Église catholique (1).

Supposons maintenant que vous reconnaissiez le sens réel des sacrements ; de quelle manière cela modifierait-il votre vie quotidienne ? Grâce à cette discipline, votre esprit arriverait peu à peu à saisir que, lorsqu'elle est bien comprise, la vie toute entière est un sacrement, que toute action extérieure doit être rattachée à une vérité spirituelle. De cette manière toutes vos actions cesseraient d'être des obstacles et tendraient à devenir des aides.

En général les Hindous reconnaissent ce fait ; pour eux toutes les actions importantes de la vie quotidienne sont des sacrements. En s'éveilveillant, tout bon Hindou prie pour que son Esprit s'ouvre à la lumière du Moi intérieur, de même que ses yeux s'ouvrent à la lumière du jour. En accomplissant ses ablutions quotidiennes, tandis qu'il verse l'eau sur son corps, il prie pour que, de même que l'eau nettoie son corps, son esprit aussi soit débarrassé de toute

(1) Une amie catholique me dit qu'on s'en sert aussi en cas de grand danger, et qu'une de ses amies à elle fut trois fois, grâce à ce sacrement, relevée de ce qui menaçait d'être son lit de mort.

souillure et son cœur purifié. Tous les actes corporels sont consacrés, étant considérés comme des images de la vie spirituelle, et le résultat de tout cela est un caractère bien équilibré, discipliné, maître de lui-même. La discipline quotidienne rend peu à peu la vie entière bien ordonnée, et c'est un fait assez significatif que, dans les religions où la vie sacramentelle existe, on trouve ce type d'homme qui perçoit sans cesse les réalités du monde supérieur, l'homme qui vit en esprit, bien que vivant aussi dans un corps.

J'ai dit que cette idée des sacrements se rattachait aux Mystères et au Graal. Je vais tâcher de vous montrer comment, et pour cela, je vais emprunter la pensée du célèbre écrivain français, Schuré, qui, parlant de l'idée mystique dans la musique de Wagner, indique les ressemblances étroites et les différences qui existent entre le sacrifice de la Messe et la légende du Graal. Apparemment, c'est un fait historique que cette légende commença à s'implanter parmi les nations européennes quand les Mystères disparurent de l'Europe et de l'Église chrétienne.

Il y avait à l'origine les Mystères de Jésus qui jouaient, dans l'Église chrétienne, exactement le même rôle que l'entraînement du Yoga dans

l'Hindouisme ou le Bouddhisme. Il y avait aussi la vie des sacrements ordinaires pour le croyant ordinaire. C'étaient là les moyens par lesquels le vrai croyant entrait en contact avec les mondes supérieurs. Mais lorsqu'un homme avait appris tout ce qu'il pouvait dans le cercle extérieur de l'Église, quand il s'était servi des sacrements comme moyen de grâce, de sorte qu'il pouvait dire que sa vie était pure, qu'il n'avait, de longtemps, « commis sciemment » aucun péché, alors il lui était permis de se présenter comme candidat aux Mystères de Jésus. Au sein de ces Mystères, les réalités remplaçaient le mécanisme extérieur du sacrement. Ce n'était plus alors par un don du dehors, comme dans le sacrement, mais par l'effort et la lutte qu'il atteignait à la vision de la vie spirituelle.

Lorsque ces Mystères disparurent, non faute d'instructeurs, mais faute d'élèves prêts à recevoir l'enseignement, alors, sous le voile de l'histoire du Graal, fut donné l'avertissement que l'ancien Sentier était toujours ouvert à ceux qui en étaient dignes. Quelle est donc la signification ésotérique du Graal, et comment ses points essentiels se rattachent-ils au sacrement chrétien ?

Tous deux diffèrent et sont pourtant sembla-

bles. Dans l'un, nous trouvons la forme extérieure du pain et du vin symbolisant le corps et sang du Christ ; dans l'autre, la coupe sacrée dans laquelle, disait-on, le sang du Christ brillait, une fois l'an, d'une lumière vive et purificatrice. Dans les deux nous avons un symbole extérieur. Mais dans le sacrement ce symbole extérieur est donné au croyant pour que, sans effort de sa part, le Soi au-dehors de lui s'unisse au Soi plus faible qui est en lui. Dans le Graal au contraire, c'est par l'effort et par la lutte, par la tentation et la victoire que la vision devient possible. L'homme a mis le pied sur le Sentier où l'aide du dehors lui est enlevée, et où la puissance intérieure doit remplacer l'assistance extérieure.

Dans les sacrements de l'Église c'est par la foi qu'il faut atteindre la vérité. Dans le sacrement ésotérique, la vision et la connaissance remplacent la foi, car le chevalier vainqueur a la vision du Graal, la coupe lui est révélée dans toute sa gloire. Ainsi dans le sacrement exotérique, on enseigne un dogme ; dans le sacrement ésotérique on atteint la Connaissance. Mais, qu'est-ce qu'un dogme ? C'est la connaissance imposée par l'autorité. Dans le Graal il y a une révélation intérieure, une initiation véritable

aux Mystères ; et c'est cette révélation intérieure qui prend la place du dogme, révélation qui procède de l'illumination intérieure au lieu d'être enseignée par l'autorité extérieure de l'Église. Aussi voit-on dans cette vision apparaître la colombe, symbole d'inspiration. L'inspiration de la révélation intérieure existe toujours, et cette révélation intérieure appartient au corps des Initiés, des élus de l'humanité. Ils la transmettent au monde du dehors ; ce qui pour eux est connaissance certaine devient dogme pour le monde extérieur.

Vous pouvez donc voir que dans la légende du Graal, l'enseignement des Mystères était représenté d'une manière symbolique, et ceux qui pouvaient découvrir la signification véritable de cette légende, entraient dans le Sentier où les symboles se changeaient en réalités. Le principe est toujours le même. Ainsi était enseignée la leçon suivante : à ceux qui ne peuvent encore construire eux-même le pont qui doit les conduire au monde supérieur, le sacrement extérieur fournit un pont reliant les deux mondes ; mais pour celui qui est capable d'édifier lui-même ce pont, le sacrement n'est plus nécessaire ; il peut atteindre les mondes d'en haut sans le secours du pont et devient alors chevalier du Graal.

Cela est toujours vrai. Les Églises doivent encore donner les sacrements, parce que la masse des fidèles n'est pas suffisamment évoluée pour pouvoir construire son propre pont. Pour ceux qui ont atteint ce degré de virilité spirituelle où les autres mondes sont connus et toujours présents à la conscience, pour ceux-là le sacrement n'a plus de valeur, car la réalité de la vie intérieure n'a plus besoin de la grâce transmise par lui.

Si vous comprenez les faits que je viens de vous exposer, si vous voyez maintenant ce qu'un sacrement signifie et quelle est sa valeur, vous n'en parlerez jamais à la légère ou d'une manière dédaigneuse, vous souvenant que ceux qui en ont besoin trouvent en lui une force véritable, et que ceux qui se sont élevés au-dessus de cette nécessité sont ceux-là mêmes qui montrent le plus de tendresse pour les âmes qui sont obligées d'y recourir. Ils prennent garde avec leur sagesse de ne pas troubler les ignorants, de ne pas affaiblir les sources de grâce pour ceux qui par eux-mêmes ne peuvent arriver à la connaissance. Et puisque c'est le devoir des membres de la Société théosophique de connaître ces faits des différents mondes, et de s'en servir pour aider les autres, c'est aussi leur devoir

d'essayer de faire comprendre à nouveau la valeur immense que peuvent avoir ses rites si peu compris aujourd'hui par les communautés plus sceptiques.

Telle est votre mission, tel votre privilège. Il importe relativement peu que, dans vos confessions respectives, vous trouviez encore, ou ne trouvez plus, une aide en ces voiles extérieurs des choses spirituelles. Aussi longtemps qu'ils vous aident, servez-vous en de la manière la plus complète, et lorsque vous cessez d'en avoir besoin, traitez-les avec le respect qui leur est dû et expliquez-les à ceux qui ne les comprennent pas. Il ne se passera pas très longtemps avant que tout ce que je vous dis, et bien davantage, ne devienne dans les Églises une connaissance générale. C'est votre privilège de posséder cette connaissance un peu plus tôt que le reste du monde, non parce que vous êtes favorisés d'une manière spéciale, mais afin que vous puissiez en transmettre au monde la connaissance.

Chacun de vous en effet devrait mener ce que j'ai appelé la vie sacramentelle ; vous deviendrez ainsi des canaux par lesquels les forces spirituelles se déverseront et se répandront sur ceux qui vous entourent, vivifiant et spiritualisant le monde. Tel est votre privilège, privilège résul-

tant de la connaissance qui vous a été donnée. Tel est votre devoir, car la connaissance entraîne la responsabilité. Et dans la mesure même à vous comprendrez les vérités occultes d'où sont sorties les religions exotériques, vous essayerez de rendre ces religions plus profondes, plus vitales, plus spiritualisantes pour tous ceux qui y appartiennent. En agissant ainsi, vous agirez vraiment en serviteurs de la religion, et c'est ce que devraient être tous les amants véritables de la Divine Sagesse.

V

ALLOCUTION PRONONCÉE LE JOUR DU LOTUS BLANC

ALLOCUTION PRONONCÉE
LE JOUR DU LOTUS BLANC

Aujourd'hui, à travers le monde entier, le soleil se levant sur chaque pays, a vu des hommes et des femmes se réunir pour penser à ceux qui, ayant franchi les portes de la mort, sont restés encore plus vivants qu'ils ne l'étaient lorsqu'ils portaient le fardeau de la chair ; à ceux dont les noms demeurent après eux, car ils ont travaillé pour l'Antique Sagesse sous sa forme nouvelle ; à ceux dont la mémoire sera toujours chère et précieuse, à cause de l'œuvre qu'ils accomplirent et du message qu'ils propagèrent.

Nous avons entendu lire ce soir des versets de la « Bhagavad Gita » des vers de « la Lumière de l'Asie ». Dans l'Inde, à la première heure aujour-

d'hui, on a lu des passages de cette même écriture sacrée de la terre d'Orient, mais cette fois, en sanscrit son ancienne langue. Dans chaque ville, dans chaque village, le souvenir des mêmes êtres a été évoqué. On a lu aussi « la Lumière de l'Asie » et on a célébré la mémoire sacrée du Bouddha. Dans l'Inde entière, de l'Himalaya septentrional jusqu'au Midi, des milliers de pauvres ont été nourris par les branches de notre Société, en mémoire de ceux qui ont vécu, qui nous ont quittés, et dont quelques-uns sont déjà revenus sur terre.

Et, à mesure que le soleil s'avançait vers l'Occident, il éclairait d'autres pays qui, célébrant le même anniversaire, se servaient des mêmes livres, prononçaient les mêmes noms ; et ainsi en Italie, en Russie, en Allemagne, puis en France, enfin ici, et dans quelques heures de l'autre côté de l'Atlantique, en Amérique, les mêmes noms seront rappelés, on lira les mêmes livres, on exprimera les mêmes pensées qui passeront d'un cœur à l'autre.

Sur toute la surface du globe, ce jour est en effet consacré à la mémoire de ceux d'entre nous qui sont morts, comme disent les hommes, mais qui en réalité vivent pour accomplir la grande œuvre qu'ils entreprirent pendant le jour si

court de la vie mortelle. Nous pensons donc à nos morts, qui sont vraiment vivants, non pas avec tristesse, non pas avec des lamentations, mais avec des cœurs joyeux et des lèvres reconnaissantes, car nous savons que la mort n'est rien que le passage d'un monde à un autre, l'échange d'un corps contre un autre plus subtil, plus beau, plus puissant que le corps épuisé qu'on abandonne. On nous dit, et quelques-uns d'entre nous le savent réellement, que ce qu'on trouve dans cette même écriture d'Orient dont on nous a lu quelques versets aujourd'hui, est absolument vrai, que l'habitant d'un corps rejette le corps usé comme un homme met de côté des vêtements usés, et, de même que l'homme revêt de nouveaux habits, l'habitant du corps revêt de nouveaux corps pour les jours nouveaux d'une vie immortelle et sans fin.

Nous pensons aujourd'hui à ceux qui nous ont devancés, non-seulement aux plus grands, mais à tous ceux qui ont travaillé et lutté pour la même noble cause. Dans cette longue liste il peut être juste d'envoyer d'abord un message d'amour à celui qui nous a quittés le dernier, après avoir travaillé longtemps et fidèlement en France, le docteur Pascal, Secrétaire général de la Section française, qui, il y a de cela quelques

semaines seulement, est entré dans un repos bien mérité.

Il est parti lentement, après des années de faiblesse, de souffrance, ses forces diminuant de plus en plus. En voyant une si longue maladie et tant de souffrances, en voyant une vie si brillante, si utile, si bien remplie, se terminer en ce monde par un si long crépuscule de tristesse et de douleur, beaucoup demandent parfois : « Pourquoi le passage d'un monde à l'autre est-il si long et si pénible pour un serviteur si fidèle ? » Hélas! On ne comprend pas toujours que lorsqu'un homme a bien travaillé et rendu de bons services, c'est un bien pour lui, avant d'aller se reposer pour un peu de temps de l'autre côté, de payer les dettes qu'il a contractées, et qui seraient un obstacle dans sa nouvelle vie, quand il reviendra sur la terre.

Il ne saurait donc y avoir de meilleur Karma, si triste que cela puisse sembler à qui ne voit que les apparences, que la rupture complète des liens du passé, avant le jour du départ, pour que la nouvelle naissance ne soit point obscurcie par les ombres de ce passé, et que la dette, qui autrement aurait été réclamée lors de la prochaine vie, se trouve acquittée. Ainsi donc, en considérant avec des yeux de voyant, une vie comme

celle-là, qui s'est terminée tristement, au dire des hommes, dans la ruine du corps et de l'intelligence, nous apercevons la préparation d'une naissance plus favorable, pour de plus grands services, et nous savons que c'est un bien que la dette ait été payée, et que la nouvelle vie puisse commencer débarrassée du triste héritage du passé.

Ce sont donc des messages d'amour que nous envoyons ce soir à notre ami, et nous lui exprimons notre joie que sa dette soit payée , nous sommes reconnaissants de ce qu'il est parti de façon à pouvoir revenir travailler de nouveau, dans des conditions meilleures, plus favorables, plus remplies de promesse que celles dans lesquelles il combattit si bravement, et avec tant de noblesse dans le cours de la vie maintenant achevée.

Puis regardant en arrière, nous apercevons les visages de beaucoup d'amis auxquels nous pensons ce soir, quelques-uns appartenant à notre pays, d'autres appartenant à des contrées, les unes proches, les autres lointaines, et qui tous ont passé dans l'au-delà afin de revenir. Car vous vous rappelez ce qui est écrit : « La mort est certaine pour celui qui naît, la naissance certaine pour celui qui meurt. » Parmi

ceux qui s'en sont allés, certains tournent de nouveau leur visage vers la terre, parce que notre époque demande de nouveaux travailleurs, et qu'il y aura beaucoup à faire dans les années qui viennent.

Parmi ceux-là, il en est un qui se présente d'abord à tous les esprits, c'est notre Président, le Président-Fondateur, qui s'en alla voilà seulement deux courtes années, et qui est maintenant chez son Maître, mais ne goûte point complètement ce que les hommes appellent le repos, en ce sens qu'il travaille toujours ardemment au mouvement qu'il aimait et aime encore, et soupire après le jour où il lui sera permis de se réincarner pour reprendre une fois de plus l'œuvre à laquelle il s'est dévoué pendant tant de vies.

Puis surgit le plus grand nom de tous, celui, d'H.-P. Blavatsky, de celle qui rejeta le corps qu'elle portait, ce jour du 8 mai, jour qu'en mémoire d'elle on a choisi pour la commémoration de tous nos travailleurs disparus. Son nom est le plus cher de tous et le plus près de nos cœurs, car elle fut le Messager de la Loge, choisi pour redonner, à un monde plongé dans les ténèbres, la lumière qu'elle porta si bravement et si fidèlement, à travers une vie de souffrances et de labeur. Étrange en vérité, est

aujourd'hui sa récompense ! Elle, autour de qui tant de querelles prirent naissance, elle qui fut un signal de tempête et de discorde pendant sa vie de combat, elle qui vit la Société bien près de sombrer à ses côtés aux jours du complot Coulomb, alors que, par le monde entier, la Théophie semblait vouée au mépris populaire, et abandonnée de la plupart de ceux qui l'avaient d'abord bien accueillie, elle qui, partout où elle allait, rencontrait la tempête et le trouble, elle qui fut peut-être plus aimée et plus détestée qu'aucune autre personne de notre époque, a aujourd'hui cette récompense de voir son nom chéri, partout, dans la grande Société dont elle et son collègue furent les fondateurs, et aussi parmi ceux qui ont quitté cette Société en ces dernières années, parmi ceux qui la quittèrent au moment de la scission Judge, parmi ceux enfin qui l'ont quittée entre ces deux périodes. Son nom est aujourd'hui le seul qui établisse l'union ; tous la considèrent comme un instructeur et un ami.

Une grande et magnifique leçon ressort de tous cela ; c'est que, lors même que la vie sépare, la mort réunit ; si bien que ceux qui, lorsque H.-P. B. vivait, semblèrent s'écarter du mouvement qu'elle créa, la regardent comme la fondatrice ; et sur

son nom, parmi les personnalités les plus en vue, soit au dedans soit au dehors de la Société, il y a aujourd'hui unanimité absolue ; autour de ce nom règne la paix sans l'ombre d'un nuage.

A mes yeux, c'est une bien belle chose que ce nom, qui fut autrefois le signal de la lutte et du combat, soit devenu le seul nom que l'on reconnaisse comme le soutien du mouvement en tous lieux, quels que soient les changements transitoires par lesquels ce mouvement ait été affecté. Et cela porte en soi une leçon précieuse. Ces changements auxquels nous attachons tant d'importance, n'en ont point; les tempêtes et les troubles ne signifient rien; qu'importent les tourmentes apparentes qui viennent se briser contre cette marée montante de vérité et de lumière, qu'importent les rochers qui se trouvent sur sa route, les vagues furieuses qui s'élèvent et se brisent, qu'importent les sentiments exprimés, tout s'évanouit devant le grand niveleur, la Mort ; et ceux qui se sont éloignés pour avoir fait plus de cas des personnalités que des principes, aperçoivent de nouveau les principes, quand la mort a aplani les difficultés soulevées par les personnes au sujet desquelles ils se querellaient.

Ainsi donc en nous reportant à elle aujourd'hui, nous pouvons voir, en sa vie et en sa mort, un présage de l'avenir. Aucune tempête n'a d'importance, aucune division, aucune scission ne comptent dans la grande œuvre. Ce sont là de futiles incidents en des jours fugitifs, et la grande Vie une poursuit son cours, rendue plus riche par les divergences, et plus pleine par les différences qu'elle absorbe et ramène à l'unité.

Et aujourd'hui, en même temps que nous tournons nos regards vers le passé, vers ceux qui ont franchi les portes de la Mort, ne les dirigerons-nous pas aussi vers l'avenir, vers ceux qui reviennent par la porte de la naissance pour travailler au mouvement dans l'avenir, comme ils y travaillèrent dans le passé.

Avez-vous réalisé, pendant les jours de trouble et de lutte que vous venez de traverser, que pour ceux qui croient à la Réincarnation et au Karma, aucune séparation réelle n'est possible, aucun désaccord ne peut-être de longue durée ? Car ceux qui en apparence s'écartèrent du mouvement, ou ceux qui en sortirent par la porte de la mort, voient de l'autre côté, l'unité réelle, malgré les différences superficielles qui dans cette vie les aveuglèrent. Ils s'unissent de nouveau pour coopérer à l'œuvre dont ils s'étaient peut-être

détachés un instant, à cause de quelque discorde sans importance, de quelque passagère divergence d'opinion.

Voyez l'homme autour duquel se livra parmi nous la dernière grande bataille, celle qui précéda la lutte plus récente qui maintenant touche à sa fin, W. Q. Judge, un des plus grands, des plus nobles de nos travailleurs, bien que, dans les derniers jours de sa vie, il ait causé dans la Société théosophique, l'importante scission qui nous valut à cette époque la perte de presque tous nos membres d'Amérique. Après quelques difficultés et quelques luttes, (car c'était un homme volontaire, qu'il n'était pas aisé de faire changer, même lorsqu'il eût rejeté son corps physique) Judge retrouva dans l'au-delà une vision plus nette des choses, et, au bout de quelque temps, se rendant compte des erreurs commises, il a de nouveau consacré toute sa force, toute sa puissante énergie au mouvement dont la manifestation partielle extérieure est ici-bas la Société théosophique, et aussi à la Société elle-même.

Car souvenez-vous que la Société théosophique n'est que la manifestation partielle de ce grand courant de Vie qui inonde les autres mondes, et dont nous ne voyons ici qu'une parcelle. Ce

grand courant théosophique ressemble à ces rivières qui coulent sous terre, puis surgissent en bouillonnant, devenant ainsi visibles à tous. Le fleuve de la Sagesse antique qui a sa source dans la grande Loge des Maîtres, est invisible pendant la plus grande partie de son cours, dans des mondes plus beaux, plus élevés que celui-ci, puis il arrive à la surface de la terre et se manifeste partiellement dans ce que nous appelons la Société théosophique. Dans ce fleuve des Ages, les êtres qui nous ont quittés déversent leur énergie dans les autres mondes, et travaillent ainsi au même mouvement, fortifiant le même courant, nullement séparés de nous, mais toujours avec nous.

Et puis, il en est d'autres dont nous avons le droit d'espérer le retour parmi nous. Il en est un que je puis vous rappeler, un qui n'a point passé par la porte de la mort, bien qu'on l'ait perdu de vue pendant si longtemps, le fidèle chéla d'H.-P. Blavatsky, Damodar, qui quitta l'Inde après la fameuse affaire Coulomb, s'en alla dans la région de l'Himalaya, et arriva jusque chez son Maître, près de la lointaine Chigatsé. Depuis ce moment il habite et travaille là-bas ; c'est aujourd'hui un homme d'âge moyen, mais nous pouvons sans crainte espérer qu'il reviendra

bientôt. Il nous reviendra avec toute la provision de connaissances, acquise pendant ses nombreuses années de préparation, en la présence même des Instructeurs. Il s'est déjà montré aux Indes, pas physiquement cependant, mais il se prépare à revenir quand le mouvement sera prêt pour son œuvre, et cette préparation est la tâche qu'il nous faut accomplir pendant les quelques années qui sont devant nous. Car avant que beaucoup d'années se soient écoulées, nous pouvons nous attendre à ce qu'il revienne comme un instructeur et comme chef parmi nous.

Parmi ceux qui ont franchi les portes de la mort, quelques-uns sont déjà de retour : H.-P. Blavastky, entre autres ; de sorte que, dans les années à venir, beaucoup d'entre vous verront cette vie pleine de force se manifester de nouveau parmi nous pour participer à l'œuvre de la Société pour laquelle il travaille aujourd'hui comme autrefois. Rappelez-vous ce qu'un Maître a dit une fois de lui : « Le frère que vous connaissez comme H.-P. Blavatsky, mais nous autrement. » Quelqu'un, dont le Maître M. parla en de pareils termes, n'abandonne point l'œuvre à laquelle il a mis la main, parce que le corps usé a été abandonné par lui. Le frère que nous connaissons comme H.-P. Blavatsky, mais Eux, autrement,

le disciple grand et fort, reviendra de nouveau parmi nous pour travailler avec plus de force que dans le corps de femme qu'il portait dans sa dernière incarnation. Et d'autres aussi, qui travaillèrent avec lui dans les premiers jours, tel Subba Rao, dont beaucoup n'ont pas oublié le nom; c'est maintenant un jeune garçon de bientôt quinze ans, réincarné une fois encore dans un corps hindou, né de fait dans la même famille, en prenant ce mot dans son acception hindoue plus large que la nôtre. C'est, dis-je, un jeune homme de quinze ans, qui sera bientôt prêt à reprendre son travail.

Il en est d'autres, moins bien connus, qui sont nés de nouveau, et qui se préparent à participer au grand mouvement en avant qui est si proche. Mais pour que ce travail pût commencer, il était nécessaire que nous traversions la crise que nous avons subie pendant ces trois dernières années. Je vous ai souvent dit que de telles secousses se renouvellent périodiquement, et sont nécessaires avant une période importante de progrès. Peu d'entre vous probablement se souviennent de la prospérité qui suivit l'affaire Coulomb, mais beaucoup se rappelleront l'impulsion nouvelle que reçut la Société après la scission américaine. L'histoire se répète dans les petits

cycles comme dans les grands, et pour que le mouvement en avant pût avoir lieu, il était nécessaire que la secousse se produisit une fois de plus, pour écarter momentanément ceux qui n'étaient pas prêts à aller de l'avant.

Quelle est donc la grande difficulté qui se présente au monde ? Lorsque ceux dont la connaissance est supérieure à la nôtre et qui sont ainsi capable d'enseigner, reviennent vivre parmi les hommes et les femmes de l'époque et leur apportent les trésors de l'Antique Sagesse qu'ils ont amassés, le grand obstacle qui se dresse sur leur route et les empêche d'être reconnus est cet esprit qui ne sait pas reconnaître la grandeur quant il la voit et qui l'accueille par les soupçons, le doute, la médisance, la calomnie; cet esprit qui trouve toujours de mauvais motifs parce qu'il ne comprend pas le mobile des actes, et qui paralyse ainsi jusqu'à ceux qui savent, élevant de cette façon des barrières qu'eux-mêmes ne peuvent pas franchir. Vous voyez cela dans la vie d'H.-P. Blavatsky. Examinez cette vie, voyez comment ses efforts, ses tentatives pour enseigner et répandre la Sagesse, propager le message dont elle était chargée, furent partout frustrées.

Et il en est ainsi depuis bien des siècles.

Quand vint le plus grand de tous les Instructeurs, cet Instructeur puissant, qu'en Orient on appelle le Bodhisattva et en Occident le Christ, quand Il vint, Lui, le plus puissant des Instructeurs spirituels, l'Esprit même de la Sagesse et de l'Amour incarné, Il ne put vivre trois années dans le monde sans devenir insupportable aux hommes de son époque, à tel point qu'ils le mirent à mort, qualifiant de blasphème son amour pour son Père, traitant son enseignement de diabolique. Et depuis cette époque ce même Esprit s'est toujours manifesté. Les grands Instructeurs ont toujours été reçus de la même manière, et c'est à nous de changer cela.

La principale mission de la Société pour l'instant est de préparer la voie du Seigneur, et la seule préparation consiste à substituer à la haine et à la suspicion le respect pour tout ce qui est grand. Et parce que telle est l'œuvre immédiate en présence de laquelle nous nous trouvons, il était nécessaire de faire sortir de la Société ceux dont l'esprit était plus disposé à mettre en doute la grandeur qu'à la reconnaître. Car notre tâche immédiate est de préparer le monde pour la venue des grands Êtres, afin qu'Ils puissent donner l'impulsion nécessaire quand devront naître la nouvelle sous-race et la future race-mère.

Voilà donc la tâche à accomplir immédiatement. Il s'agit de se préparer à la venue de quelques-uns de ceux dont j'ai parlé : Damodar, Subba Rao, H.-P. Blavatsky, venue qui ne se fera pas au son des trompettes en s'écriant : « C'est un tel » et « voici tel autre; » à l'exception peut-être du premier nommé : Damodar, qui, jeune encore, s'en alla à la recherche de son Maître, et qui, bien que mûr maintenant, sera sans doute reconnu par quelques vieux amis hindous. Il en est d'autres, par contre, qui reviendront inconnus dans de nouveaux corps, sans preuve aucune de leur identité. Il leur faudra se frayer un chemin, prouver leur apostolat, et il est probable que leur manière de voir différera beaucoup de celle des membres de la Société théosophique. Cela est inévitable; car les gens dont les yeux sont ouverts à plus d'un monde ne peuvent voir les choses de la même manière que ceux dont les yeux n'en voient qu'un seul. Ceux qui voient un horizon plus vaste ont des pensées différentes de celles des hommes qui sont emprisonnés dans la vie et les conventions de leur temps.

C'est pour cela que les grands Êtres sont toujours méconnus. Il leur faut bien différer de ceux vers lesquels Ils viennent; sinon comment

pourraient-Ils les instruire ? Votre Secrétaire général a exprimé tout à l'heure une grande vérité lorsqu'il a dit que l'intelligence nous induit souvent en erreur, et que ce que nous *pensons* nous empêche de voir ce que nous *savons*. En effet, ce que vous savez, vous le savez par la lumière de l'Esprit qui est en vous, par cette intuition qui est la voix de la raison pure, et non de la raison impure, qui parle plus haut que l'intelligence et par l'intelligence, mais se trouve souvent en contradiction avec elle.

Pour entendre cette voix de l'intuition, il n'y a qu'un moyen que je sache, c'est, lorsque vous voyez la lumière briller dans un être humain, de vous attacher à cet être, quoi que puisse dire l'intelligence. C'est là le moyen de réussir, et ce le fut surtout dans le cas d'H.-P. Blavatsky, car vous n'auriez pu rencontrer personne de plus troublant pour l'esprit ordinaire; gauche, agissant à l'encontre de toutes nos conventions, et dans son langage, dans ses manières, dans ses actes, se montrant absolument l'opposé de ce à quoi on aurait pu s'attendre. La première fois que je la rencontrai, je vis en elle la puissance du Maître, et, depuis ce moment jusqu'à ce jour, je ne l'ai jamais critiquée et n'ai jamais douté d'elle. La connaissance et le pouvoir que j'ai acquis me

sont venus en grande partie pour cette raison, et non pour avoir discuté et m'être demandé : « A-t-elle tort ou raison ? N'aurait-il pas mieux valu qu'elle fût autrement ? » Ayant reconnu en elle la lumière de la vérité, je me refusai à voir autre chose que le messager du Maître.

Voilà ce dont vous avez besoin dans les jours à venir ; c'est ce que quelques-uns d'entre vous ont gagné au milieu des tourmentes des trois dernières années ; il vous faut réaliser que, lorsqu'une fois vous avez reconnu un instructeur comme tel, vous devez vous attacher à ce fait, sans vous inquiéter des nuages qui peuvent l'entourer un instant, ni des tempêtes qui peuvent parfois vous le cacher, car c'est là l'intuition qui domine l'intelligence concrète. c'est là le témoignage du Dieu intérieur qui reconnaît le Dieu extérieur, et un pareil témoignage ne saurait être faux.

Il nous faut répandre cette vérité dans toute la Société afin de préparer les voies à ceux qui vont revenir parmi nous pendant ces quelques années et aux plus grands qui viendront plus tard si nous savons accueillir leurs messagers, mais pas autrement. Nos années de vie mortelle ne sont point celles au moyen desquelles on suppute le temps dans les cycles du monde

occulte. Nous disons cependant qu'il est probable que d'ici trente à quarante ans un grand Instructeur reviendra, le plus grand Instructeur, l'Instructeur des dieux et des hommes. Mais une date comme celle-là, calculée d'après les révolutions du globe, est toujours douteuse au point de vue occulte où les années se mesurent par la conscience et non par les révolutions d'un astre. Les efforts peuvent rapprocher, les insuccès peuvent retarder la date ; il s'ensuit donc qu'elle est toujours donnée d'une manière vraiment approximative et si, lorsque les êtres moins grands viendront, nous ne sommes pas capables de les recevoir, si nous sommes rebutés par leur aspect extérieur, si nous n'avons pas assez d'intuition pour reconnaître les messagers, cela retardera inévitablement la venue des êtres plus grands.

A des époques différentes on a besoin des vertus différentes. Connaître la vertu de son temps et la développer, voilà la sagesse. A une époque le courage est la grande chose nécessaire; à une autre c'est savoir reconnaitre la grandeur spirituelle d'un être, et lui être fidèle; et c'est précisément ce qu'il nous faut aujourd'hui. Non point afin que vous et moi, en tant qu'individus, puissions prendre part à cette grande œuvre,

mais afin que le monde soit préparé, que la voie du Seigneur soit aplanie et qu'Il puisse revenir. Car Il ne saurait revenir si sa venue doit apporter au monde une malédiction et non une bénédiction, comme cela arriverait si le monde n'était pas du tout préparé. Aussi des êtres de plus en plus grands viendront-ils tour à tour, afin que le plus grand de tous puisse être bien accueilli quand Il paraîtra parmi nous.

Quelques-uns d'entre vous pensent, et en cela ils se trompent, que vous pourriez reconnaître un Maître, par exemple, ou même un Christ si il apparaissait. En êtes-vous si certains ? Ils n'ont jamais été reconnus des gens de leur époque, si ce n'est d'une petite minorité, et pourquoi n'en serait-il pas de même pour nous ? Le Christ ne fut point identifié la dernière fois qu'il vint ; ses Messagers n'ont été reconnus depuis, sauf par une minorité. Ces êtres diffèrent tellement des gens de leur époque qu'il faut avoir surmonté beaucoup de préjugés avant de pouvoir les reconnaître. Aussi est-ce une excellente pratique de se reporter quelquefois à ce temps où vivait en Judée le Fils de l'Homme. Tâchez de vous imaginer l'impression qu'Il vous aurait faite en ce temps-là, non celle qu'Il vous produit maintenant que vous l'apercevez transfiguré par l'ado-

ration de milliers d'hommes à travers les siècles. Qu'en eussiez-vous pensé s'Il vous était apparu comme un vagabond, errant à pied, entouré d'une quantité de gens à demi dégrossis, troublant la paix de la société, s'élevant contre les personnes et les choses considérées alors comme respectables, méprisé par l'aristocratie de son temps ? Voyez-le tel que le virent ses contemporains et demandez-vous : « Aurais-je reconnu le Christ ? » Tel est le genre d'épreuves que nous avons subies au cours de ces trois dernières années,, et il en sera de même lorsque ceux dont j'ai parlé reviendront peu à peu parmi nous. Si vous voulez les reconnaître lorsqu'ils viendront, essayez par la culture de ce qui est élevé en vous, de développer la faculté qui vous permette de reconnaître les grandes âmes lorsqu'elles se présentent à vous. Si vous avez en vous la vertu qui fait l'homme spirituel, vous reconnaitrez tout homme spirituel que vous rencontrerez. Mais si vous n'avez en vous rien qui réponde à cet homme spirituel, peut-être à vos yeux passera-t-il inaperçu et même dédaigné.

La tâche qu'il nous faut accomplir nous apparaît donc clairement : il nous faut essayer de modifier l'opinion publique et de la transformer en une attitude qu'on a quelquefois appelée pour

la dénigrer l'idolâtrie des héros, et qui est essentiellement celle dont nous avons besoin en ce moment, la faculté de reconnaître le héros quand nous le rencontrons. Aucun homme, dit-on, n'est un héros pour son valet. On s'imagine que cela veut dire qu'il est rapetissé lorsqu'on le voit de près. Point du tout, mais c'est tout simplement que l'âme inférieure symbolisée par le mot « valet », n'est pas capable d'apprécier la grandeur du héros auprès duquel elle se trouve. L'âme du domestique ne peut reconnaître la noblesse du héros, et par là même le héros n'existe pas pour elle.

Le héros ne peut être reconnu que de celui qui est lui-même héroïque, et si vous pouvez arriver à développer en vous ce qui ressemble au Maître, alors et seulement alors, vous pourrez reconnaître un Maître lorsqu'il viendra. Et la meilleure manière de cultiver cette partie de vous-mêmes est d'abandonner momentanément cet esprit critique qui laisse croire les gens si supérieurs à ceux qui les entourent. Cultivez la faculté de l'admiration plutôt que celle de la critique. Essayez, quand vous rencontrez une personne ou quand vous lisez un livre, de voir les bons côtés du livre ou de la personne, et non leurs défauts. Les défauts de ceux qui vous entourent ne sont

point votre affaire ; si vous compreniez cela une bonne fois et si vous essayiez de le mettre en pratique dans votre vie, comme votre route serait plus facile ! Tant de gens parmi vous sont si anxieux d'arracher les autres à leurs défauts qu'ils n'ont vraiment pas le temps de surveiller leurs propres pas, et de les diriger dans la bonne voie. Les défauts des autres regardent le Karma et ne sont point votre affaire, dure mais juste leçon ! Naturellement, si vous étiez un Maître ou un Instructeur, et si vous aviez charge d'âmes, ce serait à vous de corriger les défauts des autres ; mais généralement parlant, vous n'êtes pas des maîtres ni des instructeurs, et vous n'êtes point dans l'obligation de critiquer les autres, ni de les mettre dans le droit chemin.

Prenez ce qu'il y a de bon dans vos amis et laissez leurs défauts de côté. Point n'est besoin pour cela de dire que ce sont des vertus ; point n'est besoin de prétendre que vous trouvez bien ce qui est mal ; mais vous pouvez dire : « Ce côté de l'homme ne me regarde pas ; je veux aider le Dieu qui est en lui à se manifester, et laisser l'autre côté disparaître comme il pourra. » Si vous pouvez arriver à cela, vous serez plus utile que dans tout autre état d'esprit, et

c'est cette leçon que je vous demande de retenir aujourd'hui.

Pensez à H.-P. Blavatsky et à ceux qui sont partis, en considérant l'aide qu'ils nous ont donnée, et non pas ce qui pourrait vous aveugler sur leur valeur. Voyez dans ce même esprit, tous ceux qui vous entourent et dans chacun d'eux, tâchez de voir le divin, et ne vous occupez pas du reste. Admirez ce qui est admirable, et laissez de côté ce qui est regrettable ; en agissant de la sorte, vous les aiderez à maîtriser leurs défauts plus qu'en les critiquant.

Voir le Dieu qui est en tous, être remplis d'amour et de confiance à l'égard de tous, voilà ce qui les aidera à s'affranchir des entraves que leurs créent leurs erreurs et leurs fautes, et qui s'opposent à la manifestation du Dieu intérieur. N'oubliez pas que c'est ce qu'il nous faut aujourd'hui, non seulement pour nous-mêmes, mais pour chacun de ceux qui nous entourent, afin que, lorsque les Instructeurs viendront, ils puissent demeurer dans le monde parmi nous. Ils ne peuvent venir encore, parce que, même dans la Société théosophique, on ne leur ferait pas bon accueil. Un Maître venant parmi nous ne serait guère aimé de la grande majorité ; ses façons d'agir, ses vues, ses pensées seraient si diffé-

rentes ! Il susciterait les soupçons et exciterait l'antipathie. Nous avons vu cela dans les premiers jours de la Société, alors qu'ils venaient plus souvent parmi nous et qu'ils étaient jugés et même critiqués; si bien que l'Un deux dit un jour, avec la façon particulière dont ils considèrent les critiques ignorantes : « Ce n'est pas à Simla qu'il faut chercher l'idéal de l'Adepte, mais à Shamballa; et c'est à celui-là que j'essaie de me conformer ! »

Il y a là une importante leçon pour nous tous. Les hommes qui recherchent la vie supérieure ont un idéal qui n'est pas celui des hommes qui les entourent, mais celui que les Maîtres leur donnent comme modèle, et auquel ils essayent toujours de se conformer. Pensez à cela dans votre attitude vis-à-vis des gens qui vous entourent; souvenez-vous que c'est de vous et de vos semblables dans le monde que dépend le succès ou l'insuccès de la prochaine grande manifestation de la Vie divine sur la terre; que cette Société théosophique répandue dans le monde entier est littéralement le saint Jean-Baptiste chargé de préparer les voies pour la venue du Christ : c'est votre tâche et c'est votre devoir de remplir ce rôle, et ai-je besoin de le dire, c'est aussi votre privilège et votre plus grand honneur.

Quitter la Société maintenant, aux jours qui commencent à poindre, c'est assurément un bien mauvais Karma, et vous devriez n'éprouver que la pitié la plus sincère pour ceux qui nous quittent au moment où le privilège d'appartenir à ce mouvement est la couronne la plus glorieuse qui puisse être donnée comme récompense à quelque noble action d'une vie antérieure. N'ayons donc pour nos frères intimes ni paroles blessantes, ni blâme, rien qui puisse rendre leur retour plus difficile, mais au contraire un langage toujours tolérant et plein de douceur; envers le monde, songez à ce que je vous ai dit plus haut.

Ainsi donc à partir de ce jour du Lotus Blanc, dirigez vos regards vers l'avenir plutôt que vers le passé, vers le travail à accomplir, plutôt que vers les difficultés bien près d'être dépassées. Souvenez-vous, pour vous fortifier, que la seule secousse importante a été ressentie chez vous et en Amérique, nulle part ailleurs. Vous pouvez compter sur les doigts ceux qui, dans les autres pays, nous ont quittés. C'est vous qui avez eu la lutte, et vous en êtes bien sortis; elle est pratiquement terminée à présent. Il se peut que l'on s'efforce encore de nous rendre les choses difficiles, mais qu'est-ce que cela peut nous faire,

avec une telle espérance devant nous, avec une telle force derrière nous, avec une pareille connaissance en nous ? Pourquoi nous laisserions-nous troubler par un événement quelconque se produisant dans le monde extérieur ? Nous avons traversé des combats semblables dans des vies passées, nous en aurons à traverser de plus grands dans les vies à venir, pourquoi donc attacher trop d'importance aux troubles actuels ?

Ceux qui vivent dans l'éternel n'ont point besoin de se troubler même de ce qui, aux hommes et aux femmes du monde, semble de grandes difficultés. Je vous dirai donc : unissez-vous les uns les autres en ce jour anniversaire, et faites-en un jour d'espoir. Ne vous occupez pas du passé, il a fait son œuvre, c'est chose terminée. Tournez vos regards vers l'œuvre que nous avons devant nous, plus splendide qu'aucune œuvre du passé. Et n'oubliez pas que la force de la Société ne vient pas des messagers qui se trouvent à l'avant-garde, mais que la vie vient des Maîtres et la force de la Loge. Sachant cela que vous importe si ceux d'entre nous, qui sont bien connus dans le monde, commettent des erreurs, si on les attaque ou si on en parle mal. Nul messager de la Loge, au cours de sa vie, n'a pu jusqu'à présent éviter les mé-

disances; pourquoi donc vouloir nous retirer le signe de notre apostolat! Car tel a toujours été, à travers les âges, le signe distinctif des messagers. Réjouissez-vous plutôt avec nous de voir pour le moment la tourmente conjurée, et d'assister aux débuts d'une ère de progrès. Ne vous laissez point ébranler par les dernières secousses, sachez que les Maîtres sont avec nous, et que là où Ils sont, aucun insuccès n'est possible.

VI

L'ÉTUDIANT THÉOSOPHE VIS-A-VIS DE LA RÉVÉLATION, DE L'INSPIRATION ET DE L'OBSERVATION

L'ÉTUDIANT THÉOSOPHE VIS-A-VIS DE LA RÉVÉLATION, DE L'INSPIRATION ET DE L'OBSERVATION

CONFÉRENCE FAITE A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE D'ANGLETERRE, LE 4 JUILLET 1909

Ceux qui entreprennent sérieusement l'étude de la Théosophie, ne devraient pas simplement se contenter de lire la volumineuse littérature théosophique qui, dans tous les siècles passés, a été répandue dans le monde, et que, de nos jours, l'on continue à répandre. Ils devraient en outre, s'ils ont pour cela les moindres dispositions, se préparer à développer les facultés à l'aide desquelles ils pourront vérifier eux-mêmes les assertions des autres. Mais de toute façon il est

à souhaiter qu'ils étudient avec soin la théorie avant de se lancer dans la pratique; il ne leur sera peut-être pas possible d'ailleurs, de développer ces sens subtils, dans les limites de l'incarnation actuelle, mais ils pourront tout au moins établir solidement les bases de ce développement pour leur prochaine existence.

Les études théoriques doivent donc entrer pour une large part dans l'éducation de tout étudiant théosophe, et j'ajoute que sa manière d'envisager ces études est d'une importance capitale. Il lui faut établir une distinction entre les divers ouvrages qu'il lit, et régler son attitude d'après la nature du livre; il doit chercher à comprendre la signification des mots Révélation et Inspiration, distinguer les œuvres révélées des œuvres inspirées, et, ne point confondre ces dernières avec les recueils d'observations.

Certaines Écritures que l'on considère comme faisant autorité, se trouvent à la base de toutes les grandes religions. Ainsi l'Hindouisme possède le *Véda*. Ce mot signifie connaissance, la connaissance de ce qui est éternellement vrai. C'est la connaissance du Logos, la connaissance du Seigneur d'un univers, la connaissance de ce qui *est*, non de ce qui *paraît* être, la connaissance des réalités, non des phénomènes; elle

demeure toujours dans le Logos, elle est une partie de lui-même.

Dans sa forme manifestée, telle qu'elle a été révélée pour venir en aide à l'humanité, cette connaissance, devenue les *Védas*, a subi de nombreuses transformations, au point qu'il reste peu de la révélation originale. Toutes les écoles de philosophie hindoue, reconnaissent l'autorité suprême des Védas, mais cette adhésion, purement formelle, une fois donnée, l'intelligence est maîtresse de son activité, et peut donner libre cours aux recherches, aux critiques ou aux spéculations. Quelque rigide qu'il soit dans son organisation sociale, l'Hindouisme a toujours laissé libre l'intelligence humaine; en philosophie comme en métaphysique, il a toujours reconnu qu'on doit avant tout rechercher la Vérité, et qu'on ne doit infliger à l'erreur aucun châtiment, l'erreur étant suffisamment punie par cela même qu'elle est l'erreur et, par l'action des lois naturelles, donne naissance à de nombreuses infortunes. Cette antique liberté existe encore aujourd'hui, et un homme peut penser et écrire librement pourvu qu'il observe les coutumes sociales de sa caste.

L'Hindou range toutes les connaissances en deux catégories, la connaissance supérieure et

la connaissance inférieure. Dans la seconde catégorie, il met tous ses livres sacrés, suivant en cela le précepte d'un *Upanishad* (1), ainsi que tout le reste de la littérature, les sciences et les enseignements de tous genres. Il ne place dans la catégorie de la connaissance suprême que « la connaissance de Celui par qui tout le reste est connu ». Vous avez là, pour ainsi dire, tout l'Hindouisme dans une coquille de noix. Une fois qu'on est parvenu à la connaissance suprême, et que l'on a participé à l'illumination intérieure, tous les Livres saints deviennent inutiles. Cette assertion hardie se trouve nettement formulée dans un passage bien connu de la *Bhagavad Gita !* « Les Védas ne sont pas plus nécessaires au Brahmane illuminé, que ne l'est une citerne dans un endroit couvert d'eau (2). » Quel besoin a-t-on d'une citerne, lorsqu'il y a de l'eau partout ! Quel besoin a-t-on d'Écritures quand on a l'illumination ? La Révélation est inutile à celui auquel le Soi s'est révélé.

Les Védas étaient fort en honneur aux premiers jours du Bouddhisme, car, comme le dit le docteur Rhys David, le Seigneur Bouddha « naquit et fut élevé, vécut et mourut en hin-

(1) *Mundakopanishad*, I. I, 5.
(2) *Bhagavad Gita*, ch. II, vers. 46.

dou » (1). La charte de la liberté intellectuelle des bouddhistes se trouve tout entière dans ce conseil plein de sagesse de leur Instructeur : « Ne croyez pas en une chose dite, uniquement parce qu'elle est dite; ni aux traditions parce qu'elles ont été transmises depuis l'antiquité; ni aux rumeurs parce que ce sont des rumeurs; ni aux écrits des sages simplement parce que les sages les ont écrits... ni sur la simple autorité de vos Instructeurs ou de vos Maîtres. Nous ne devons croire que lorsque l'écrit, la doctrine ou la maxime est en accord avec notre raison et notre conscience. Car voici ce que je vous ai enseigné : ne pas croire simplement parce que vous avez entendu; mais quand vous êtes arrivé à la foi par vous-mêmes, agir alors en conséquence et sans hésitation (2) ».

Pour le bouddhiste, la Révélation même doit donc être passée au crible de la raison et de la conscience; avant que son autorité soit reconnue par lui, elle doit avoir trouvé en lui un écho, le témoignage intérieur du Soi.

Dans les religions chrétienne et musulmane — toutes deux largement influencées par le Ju-

(1) *Buddhism*, p. 116.

(2) *Kalâma Sutta* des *Anguttara Nikâya* (voir *Échappées sur l'Occultisme*, p. 93.

daïsme — on donne à la révélation un caractère d'autorité beaucoup plus absolu que dans n'importe quelle religion ancienne. Pour le Christianisme moderne, il est vrai, le joug de l'Écriture révélée a été très allégé par le développement de l'esprit critique et les travaux des savants. L'étudiant chrétien moderne est à peine plus gêné par la Révélation que ne l'est l'Hindou. Une révérence de convention, un coup de chapeau, et l'étudiant poursuit librement sa route.

Qu'est-ce donc que la Révélation ? C'est la communication, par un Être supérieur à l'humanité, de faits connus de Lui, mais ignorés de ceux auquels il les révèle, et qui ne peuvent être vérifiés par eux avec les facultés qu'ils ont développées jusque là. Ces faits peuvent cependant être vérifiés à n'importe quel moment, par celui qui s'est élevé au niveau du Révélateur, que ce Révélateur soit un Avatar, un Rishi ou un Fondateur de Religion. Ces Êtres parlent avec autorité « l'autorité de la connaissance, la seule autorité devant laquelle s'inclinent tous les gens sains d'esprit.

Il semble bien que ces grands Êtres n'écrivirent pas leurs enseignements eux-mêmes ; ils enseignèrent, mais sans laisser de documents écrits. Quelque disciple, quelque élève, après un

laps de temps considérable, bien des années, peut-être, même des siècles, écrivit ce que lui ou ses devanciers avaient entendu. D'où il suit que la révélation (et à cette règle il n'y a guère sans doute d'exception) est inévitablement modifiée, rétrécie, défigurée jusqu'à un certain point, par le transcripteur. Ce qui fut entendu à l'origine par ceux qui entouraient le divin Instructeur, existe il est vrai dans les clichés akashiques, et peut y être retrouvé par ceux qui ont développé les sens intérieurs qui permettent de les lire.

Dans beaucoup de cas cependant, des récits véridiques ont été écrits, à l'époque, par des témoins qualifiés; mais des livres d'une si haute valeur ont été confiés à la garde d'hommes choisis spécialement, et placés dans des temples secrets, dans des bibliothèques creusées dans le roc, et là seuls les Occultistes avancés peuvent les consulter.

Les Mahométans prétendent qu'il est beaucoup plus probable que ce sont les paroles mêmes du Prophète qui ont été conservées dans leur livre sacré. Et c'est sans aucun doute à ce fait qu'il faut attribuer l'autorité absolue du Coran sur l'esprit des fidèles de l'Islam.

Quelle doit donc être l'attitude de l'étudiant théosophe vis-à-vis de la révélation ? Il doit trai-

ter les Écritures du monde entier avec le plus grand respect, en mémoire de leur origine, mais il ne doit se soumettre à aucune, se souvenant qu'elles lui sont parvenues de diverses manières. Il doit s'aider de la meilleure érudition, se servir de toute la lumière que lui offrent les recherches archéologiques et historiques, et exercer tout son jugement critique et son discernement pour séparer la vérité essentielle révélée de tous les accroissements qu'elle peut avoir subis. S'il a développé ses qualités psychiques supérieures, il doit essayer de retrouver cette révélation, de séparer ce qui est ancien, de ce qui est moderne; d'avoir recours aux clichés akashiques pour comparer, confirmer ou contredire la révélation, telle qu'elle lui est parvenue.

De quel prix inestimable seront les services rendus par les étudiants théosophes, lorsqu'ils deviendront plus nombreux et seront mieux armés pour cette tâche gigantesque! Et même sans cet outillage extérieur, que ne peut-on faire par le développement intérieur? L'étudiant théosophe peut faire s'épanouir en lui ses propres facultés spirituelles; il peut chercher, par la méditation profonde, la vérité qui brille dans cette révélation à travers les voiles que lui ont tissé l'ignorance et l'erreur. Il peut purifier sa

vie de telle manière, que ses corps laisseront passer la lumière de l'esprit intérieur qui éclairera les textes.

« Nul ne connaît les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu (1). » Or, cet Esprit se trouve dans le cœur de tous les enfants des hommes; à mesure que Sa lumière transparaît au dehors, les choses divines sont révélées à ceux qui ont le cœur pur. Jusqu'à ce que l'Esprit intérieur confirme ces données, ces enseignements révélés, l'étudiant théosophe, en présence des affirmations de toute révélation quelle qu'elle soit, doit suspendre son jugement. Ces enseignements ne peuvent être pour lui l'expression de la Vérité que lorsque la voix de son propre Esprit, du *Soi* intérieur, les lui a fait entendre à son tour. Ils peuvent avoir leur beauté, leur utilité; certes, toutes les Bibles du monde sont dignes d'études approfondies, de recherches respectueuses, mais tant qu'elles n'ont pas été reconnues par l'Esprit intérieur, on ne saurait accepter leur autorité, de peur d'accorder aux erreurs humaines, la soumission qui n'est due qu'à l'Esprit divin.

Qu'est-ce maintenant que l'Inspiration? Grâce à une influence extérieure les facultés normales de l'esprit humain, franchissant tous les degrés

(1) *Épître aux Corinthiens*, II, 11.

de puissance intellectuelle, morale et spirituelle, s'élèvent jusqu'au point où cette influence étrangère peut même faire sortir l'homme de son corps, et se servir de celui-ci pour l'expression d'une autre personnalité. Quand le nouveau possesseur est un Être planant à une hauteur inaccessible à l'homme, l'inspiration peut se transformer en révélation.

Certains pensent, peut-être, qu'on devrait n'appliquer ce mot que lorsque les facultés du sujet, s'élevant au-dessus de leurs capacités normales, atteignent le plus haut degré qu'il leur soit possible d'atteindre, et ne pas comprendre dans cette définition, l'exclusion de la personnalité et son remplacement par une individualité supérieure.

Les degrés inférieurs d'inspiration ont pu être expérimentés par beaucoup. N'avez-vous jamais ressenti, en écoutant un orateur dont le savoir et l'éloquence sont très supérieurs aux vôtres, que vos facultés mentales sont portées à un niveau plus élevé que celui auquel vous pourriez atteindre sans aide ? En ces occasions vous résolvez des problèmes qui jusqu'alors vous avaient échappé ; vous voyez clairement là où auparavant tout n'était que ténèbres ; le champ de la pensée s'illumine, et

vous saisissez entre les choses, des rapports jusque-là insoupçonnés — vous avez l'impression de *savoir*. Le lendemain, vous désirez faire part à un ami des trésors que vous avez acquis, et vous entreprenez le récit de l'exposé lumineux, la description des vastes horizons qui se sont ouverts devant vous. Mais vous échouez ; qu'est devenue la lumière ? où sont les perspectives lointaines que vous avez parcourues du regard ? Votre esprit est redescendu à son niveau normal, l'inspiration a disparu.

Il en est des facultés morales comme des facultés intellectuelles. Vous aviez entrevu une beauté inconnue, vous aviez ressenti une admiration sans bornes pour les choses pures et élevées; où sont cet enthousiasme et cette ardeur ? Est-ce que les cendres froides de l'application intellectuelle sont tout ce qui reste des élans du cœur, des joies intenses que vous faisait éprouver l'idéal moral ? Pourquoi tout cela semble-t-il maintenant si froid, si terne, si dépourvu de charmes ? C'est que vous avez été élevés à un niveau supérieur à celui que vous pouvez atteindre par vos propres forces : mais néanmoins l'idéal moral et sa puissance vous ont été révélés « sur la Montagne » ; le

fait seul que vous avez pu éprouver cette puissance captivante, vous y rendra plus accessible dans l'avenir, et le jour viendra où ce que vous avez ressenti sous l'inspiration d'un autre, sera l'exercice normal de vos propres facultés morales.

Si nous considérons les degrés plus élevés d'inspiration, plusieurs d'entre nous savent ce que c'est que de se trouver face à face avec les Maîtres, et savent combien, en leur seule présence, nous nous sentons supérieurs à nous-mêmes. Point n'est besoin de paroles, point n'est besoin d'enseignement, leur présence suffit. En les quittant, nous rentrons dans le monde ordinaire, et nous éprouvons aussitôt combien son atmosphère est différente de celle qui entoure le Saint. Mais nous avons eu la connaissance en partage pendant un instant, et le souvenir que nous en avons est une force qui demeurera avec nous.

C'est ainsi que ceux dont les paroles ou les écrits ont été inspirés, se sont, grâce à cette inspiration, élevés au-dessus d'eux-mêmes, que leurs facultés intellectuelles et morales ont été stimulées, ont atteint un niveau bien supérieur à leur niveau normal. C'est bien eux qui écrivent ou qui parlent et leur caractère propre,

leur tempérament, affectent ce qu'ils disent, mettent leur empreinte sur ce qu'ils écrivent. Mais ils écrivent et parlent d'une façon beaucoup plus noble, beaucoup plus puissante que s'ils étaient livrés à eux-mêmes.

Nous pouvons ainsi passer par tous les degrés d'inspiration et arriver à cet état dans lequel l'intelligence et les émotions de l'homme ne gouvernant plus son corps, un Être supérieur s'empare de celui-ci et l'utilise. Ce n'est plus alors l'homme lui-même qui parle, mais l'Esprit de son « Père qui parle » en lui ; il est affranchi de ses imperfections, ses caractéristiques personnelles s'évanouissent, les paroles inspirées coulent sans que rien ne les trouble plus, et l'inspiration devient la révélation.

Il y a là un processus très simple. Nous savons que, grâce à la corrélation qui existe entre les changements de conscience et les vibrations de la matière, chaque modification de la conscience est accompagnée d'une vibration correspondante dans la matière que la conscience s'est appropriée, et qui forme son corps ; et réciproquement, chaque vibration dans la matière d'un corps est accompagnée d'une modification de la conscience revêtue de

ce corps. Que ce soit l'un ou l'autre qui commence à vibrer, l'autre répond toujours.

Quand deux ou plusieurs personnes sont ensemble, et que l'une d'entre elles est plus éclairée que l'autre ou les autres, la personne la plus évoluée en pensant, en désirant, en agissant, produit dans ses propres corps mental, astral et physique, une série de vibrations correspondant aux modifications de sa conscience ; ces vibrations en produisent de semblables dans la matière mentale, astrale et physique qui se trouve entre elle, et la ou les personnes présentes moins évoluées. Ces vibrations dans la matière ambiante en engendrent d'analogues dans le ou les corps voisins, et elles sont immédiatement suivies de modifications correspondantes, dans la ou les consciences incorporées ; il s'ensuit que les personnes en question, mises ainsi en rapport avec quelqu'un de plus avancé, désirent ou agissent avec plus d'élévation qu'il ne leur eût été possible de le faire par leurs propres forces.

Elles sont capables de comprendre avec plus de finesse, de sentir avec plus de chaleur, et d'agir avec plus de noblesse que si elles étaient livrées à elles-mêmes. Quand le stimu-

lant disparaît, elles retombent graduellement à leur niveau normal, mais la mémoire leur reste, et elles se souviennent d'avoir eu « la connaissance ». En outre, il leur est plus aisé de répondre une autre fois à ces vibrations supérieures, et cette facilité va toujours en augmentant, jusqu'à ce que ces personnes aient, d'une façon permanente, atteint le niveau supérieur. C'est pourquoi la société de ceux qui sont plus avancés que nous, la vie dans leur atmosphère, sont d'une si grande valeur. Les paroles ne sont pas nécessaires, on peut n'échanger que peu de discours, mais insensiblement le corps subtil s'accorde à un diapason plus élevé, et c'est seulement peut-être lorsque l'âme plus jeune est séparée de l'autre, qu'elle s'aperçoit du changement produit par le contact avec son aînée.

On peut arriver à des résultats semblables en lisant les œuvres de ceux qui sont plus évolués que nous. Une série de modifications analogues se produit, moins puissante cependant que dans le contact direct avec la personne. En outre, l'étude, une étude attentive et respectueuse, peut attirer l'attention de l'auteur, qu'il soit ou non désincarné, l'amener vers l'étudiant qu'il enveloppe ainsi de son atmosphère, d'une ma-

nière tout aussi puissante que s'il était présent matériellement. C'est pour cela que c'est une excellente chose de lire des œuvres littéraires d'une conception élevée ; nous nous mettons à leur niveau tout le temps que dure la lecture, et si nous persévérons dans cette lecture, nous nous hausserons bientôt à un niveau supérieur, auquel nous nous maintiendrons désormais.

C'est aussi pourquoi il est bon de faire précéder la méditation d'une courte lecture, de façon à nous élever dans une atmosphère plus favorable à son action, que celle dans laquelle nous nous trouverions sans aide. C'est encore pour cela que les « lieux consacrés » sont si propices à la méditation ; car dans ces lieux, l'atmosphère spirituelle vibre littéralement à un diapason plus élevé que le nôtre. Enfin, c'est de là que vient le conseil si souvent donné par ceux qui savent, de se réserver si possible une chambre, ne fût-ce même qu'une toute petite pièce, pour la consacrer à la méditation. Cet endroit aura bientôt acquis une atmosphère plus pure et plus subtile que celle du monde qui nous environne. Il ne sert guère à l'étudiant théosophe de connaître ces lois s'il ne les utilise pas pour s'aider et aider ceux qui l'entourent.

Quelle doit être l'attitude de l'étudiant théo-

sophe en présence de l'homme inspiré ou du livre inspiré? Il doit être réceptif; il doit imposer silence, dans la mesure du possible, à ses vibrations normales, et ouvrir tout son être à l'influx des ondes vibratoires qui l'inondent. Son attitude doit-être même plus que réceptive; il doit faire de son mieux pour se mettre à l'unisson, et aider ces ondes à le pénétrer. Il doit essayer de renforcer les vibrations sympathiques afin que le changement, qui en résulte dans sa conscience, soit aussi complet que possible. Dans ce but, il doit exhaler vers ce qui l'inspire, son amour, sa foi, sa confiance et son abandon complets ; car c'est seulement ainsi qu'il pourra faire vibrer ses corps d'une manière sympathique avec ceux de l'Inspirateur. Il lui faut se dépouiller momentanément de ses idées personnelles, de ses sentiments, de ses activités, faire l'abandon complet de lui-même pour reproduire et non plus créer.

Le même lac qui, lorsqu'il est tranquille, reflète la lune et les étoiles, n'en peut donner qu'une image imparfaite lorsque la brise en passant ride sa surface. De même l'être inférieur, s'il maîtrise son mental, calme ses désirs, fait taire son activité, peut reproduire en lui-même l'image de l'Être supérieur; de même le disciple

peut aussi refléter l'esprit du Maître. Mais, au contraire, s'il donne cours à ses propres pensées, s'il laisse éveiller ses désirs, il n'obtiendra que des images brisées, et des lumières vacillantes qui ne lui diront rien.

Quand vous êtes sur le point de lire un des livres inspirés que nous possédons : *l'Imitation* de Jésus-Christ, les *Vers dorés* de Pythagore, *la Lumière sur le Sentier*, *la Voix du Silence*, il est bon de faire précéder votre lecture d'une prière, si telle est votre manière habituelle de porter votre conscience à son niveau le plus élevé. Vous pouvez encore répéter un mantram, ou psalmodier quelque douce mélodie familière et aimée, afin de vous mettre dans un état sympathique. Puis lisez une phrase, relisez-la, scrutez-la, savourez-la mentalement, extrayez-en l'essence, la vie.

C'est ainsi que votre corps subtil se mettra, dans une certaine mesure au moins, au diapason de celui de l'écrivain inspiré, et la répétition de ces vibrations éveillera en votre conscience des modifications correspondantes. La valeur des livres inspirés est inestimable : ce sont les degrés qui relient le ciel à la terre, c'est une véritable échelle de Jacob sur laquelle montent et descendent les anges de Dieu.

Reste une troisième catégorie d'ouvrages, dignes de l'attention de l'étudiant théosophe, mais vis-à-vis desquels son attitude doit différer entièrement de celle qu'il adoptera à l'égard des œuvres inspirées et révélées. Ce sont les livres renfermant les observations, faites sur des plans supérieurs au plan physique, par des étudiants plus avancés que lui, étudiants qui croissent en connaissance et en puissance sur ces plans, mais n'ont pas encore atteint la stature de l'Homme Parfait.

Il est des livres, écrits par des disciples, tels que la *Doctrine Secrète* et *le Bouddhisme ésotérique*, qui ne sont point le récit d'observations directes, mais plutôt la transcription des enseignements des Maîtres, et dans lesquels des erreurs ont pu se glisser, à la suite d'une fausse compréhension de ces enseignements. H.-P. Blavatsky nous a dit elle-même qu'il se trouvait inévitablement des erreurs dans la *Doctrine secrète*. En effet, des erreurs d'interprétation sont rendues possible par le fait qu'elle nous présente, dans ce livre extraordinaire, des descriptions d'images que lui montrait son Maître. Ces erreurs ne sont d'ailleurs probablement pas sérieuses, car elle était soigneusement surveillée et aidée pendant qu'elle écrivait.

Ces deux ouvrages occupent une place exceptionnelle dans l'ensemble de notre littérature, car les Maîtres ont, dans une large mesure, participé à leur production. Les livres dont je vais maintenant vous parler, ont pour auteurs des disciples qui se servent de facultés qu'ils possèdent normalement, facultés qui sont encore en voie d'évolution; ces livres traitent principalement des plans astral, mental et bouddhique, de la constitution de l'homme, du passé des individus, des nations, des races et des mondes. Nous amassons graduellement une riche moisson de livres de ce genre, recueils d'observations faites par des étudiants qui se servent de leurs facultés hyperphysiques. Il faut en les lisant se bien rappeler certains faits.

Premièrement : les étudiants en question sont en cours d'évolution; les facultés dont ils se servent aujourd'hui, et qui sont devenues leurs facultés normales, sont plus développées et atteignent des plans plus élevés que celles dont ils se servaient il y a dix ou quinze ans. Il s'ensuit qu'ils voient aujourd'hui beaucoup plus et beaucoup mieux qu'ils ne voyaient alors; et, cette vision plus parfaite doit inévitablement leur permettre de nous donner des récits plus complets et différents de ceux d'au-

trefois, alors que leur vision était plus restreinte.

Deuxièmement : cette plus grande étendue de la vision change les proportions et la perspective. Une chose qui semblait imposante et indépendante lorsqu'on la voyait seule, peut devenir secondaire et relativement insignifiante, quand elle est considérée en tant que partie d'un tout plus important. Elle peut changer de forme et de couleur lorsqu'on la voit entourée d'autres choses qui ne sont perçues que grâce à cette vision supérieure. Ce qui, pour l'œil physique, semblait un globe parcourant l'espace, devient, perçu par la vision hyperphysique, l'extrémité d'un corps continu, matériellement relié au soleil. Était-ce inexact de dire que c'était un globe ? Oui et non. Sur le plan physique, c'était et c'est encore un globe, réunissant les qualités caractéristiques de tout ce que nous entendons par globe ici-bas. Dans les régions plus subtiles, ce n'est plus un globe, mais un corps dont l'extrémité n'est un globe que pour ceux dont la vision grossière ne peut voir son prolongement invisible.

Troisièmement : la vision plus affinée découvre des états intermédiaires invisibles auparavant et permet de voir une série de modifications entre deux états qui, pour des yeux moins per-

çants, se suivaient sans interruption. Ainsi, d'après le résultat de premières observations, on pensait que l'ultime atome physique, en se dissociant, devenait de la matière astrale. Quand le même phénomène fut étudié douze ans plus tard, on vit que l'atome physique se divise en un nombre incalculable de parcelles d'une inconcevable petitesse, et que celles-ci se groupent immédiatement en quarante-neuf atomes astrals, qui peuvent, en certains cas, se combiner de nouveau en molécules astrales.

On parlait aussi d'une muraille tourbillonnante enveloppant l'atome; la vision plus subtile ne voit pas de muraille mais une limite illusoire produite par le mouvement rapide, comme le cercle de feu qu'on trace en faisant tourner une baguette enflammée à l'extrémité. De même, à la lumière continue du gaz ou de l'électricité, un disque rotatif à rayures blanches et noires paraît gris. Éteignez cette lumière et remplacez-la par la lumière intermittente que produisent des étincelles électriques, le disque semblera immobile, et, chaque rayure blanche ou noire deviendra distincte. Laquelle de ces deux observations est juste? Dans les deux cas, l'œil donne un témoignage véridique de ce qu'il perçoit : les conditions différentes lui imposent une vision différente.

On trouve encore d'autres différences, mais celles-ci nous suffisent comme exemples. Les livres d'observations sont-ils donc inutiles ? Non, ils ne deviennent inutiles et même dangereux, que lorsque l'étudiant théosophe les traite comme des révélations ou des inspirations, au lieu de simples observations. L'observation est la base de la connaissance scientifique. La rectification des premières observations par de plus récentes est la condition du progrès scientifique.

Celui qui étudie l'optique, lorsqu'il se trouve en présence du disque à rayures noires et blanches qui paraît gris, du disque tournant qui semble immobile, ne conclut pas que ces expériences contradictoires rendent toute observation inutile. Il cherche et trouve les conditions de lumière, les particularités de structure de l'œil, qui expliquent ces observations également vraies, bien que contradictoires. Il soumet les observations à des expérience répétées, et les fait passer au crible de la logique, jusqu'à ce que, de ces contradictions, jaillisse la vérité à faces multiples.

Quelle sera donc l'attitude de l'étudiant théosophe envers les livres d'observation ? Vis-à-vis de cette sorte de livres, vous devez

adopter l'attitude, non du croyant, mais de celui qui étudie les sciences. Il faut les aborder avec une intelligence vive, un esprit pénétrant, un intellect avide, une raison critique et réfléchie. Vous ne devez pas accepter comme définitives les observations d'autres étudiants, même lorsqu'ils ont à leur service des facultés qui chez vous ne sont pas encore développées. Il faut les prendre seulement pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire des observations susceptibles d'être revues, modifiées, rectifiées. Vous ne devez vous y attacher que comme à des hypothèses provisoires, que vous adoptez jusqu'à ce qu'elles soient confirmées ou contredites par des observations ultérieures, y compris les vôtres. Si elles éclairent des points obscurs, si elles conduisent à une saine morale, prenez-les, servez-vous en ; mais ne les laissez jamais devenir des entraves pour votre esprit, des geôlières de votre pensée.

Étudiez ces livres, mais ne les acceptez pas en bloc, tâchez de les comprendre, mais réservez votre jugement : ce sont pour vous des serviteurs utiles qui deviendraient des maîtres dangereux ; il faut les étudier et non leur rendre un culte. Faites-vous des opinions personnelles au lieu d'emprunter celles des autres ; ne soyez

pas impatients au point d'emprunter la science d'autrui ; car les opinions toutes faites sont comme les vêtements tout faits, qui ne vont jamais bien, ne sont jamais seyants.

Il existe une tendance dangereuse dans la Société théosophique ; cette tendance consiste à regarder comme infaillibles les livres d'observations, au lieu de les considérer simplement comme des matériaux d'étude. Il ne nous faut pas grossir le nombre des croyants aveugles déjà existant, mais celui des étudiants sains d'esprit, pondérés, qui se forment une opinion avec patience, et font l'éducation de leurs propres facultés. Servez-vous donc de votre propre jugement pour chaque observation qui vous est soumise. Faites-en un examen critique aussi complet que possible. C'est un piètre service que vous nous rendez lorsque vous transformez ainsi les étudiants en pontifes, et que, semblables à des perroquets, vous répétez, en les présentant comme des dogmes, des affirmations que vous n'avez pas contrôlées.

En outre, la foi aveugle conduit au scepticisme également aveugle. Vous mettez un étudiant sur un piédestal, et proclamez hautement que c'est un prophète en dépit de ses protestations. Puis, lorsque vous vous apercevez qu'il a com-

mis une erreur, oubliant qu'il vous a avertis lui-même qu'il avait pu se tromper, vous faites volte-face, vous renversez votre idole et la foulez aux pieds. Vous vous en prenez à lui, alors que vous ne devriez vous en prendre qu'à votre aveuglement, votre stupidité et votre hâte de croire.

N'est-il pas temps que nous cessions d'être des enfants, et que nous devenions des hommes et des femmes comprenant la grandeur des occasions qui leur sont offertes, et la petitesse de leurs œuvres. N'est-il pas temps d'offrir à la Vérité, l'hommage de l'étude, et non pas celui d'une crédulité aveugle ? Soyons donc toujours prêts à rectifier une impression erronée, ou une observation imparfaite. Marchons les yeux grands ouverts et l'esprit en éveil, nous souvenant que le meilleur service qu'on puisse rendre à la Vérité est de la soumettre à l'examen. La Vérité est comme un soleil brillant de sa propre lumière ; lorsqu'on la voit, on ne saurait la rejeter. « Laissons la Vérité et l'erreur aux prises ; vit-on jamais la Vérité vaincue dans une rencontre loyale ? »

TABLE DES MATIÈRES

La sixième Sous-race. 1
L'Avenir immédiat 31
L'Esprit catholique et l'Esprit puritain dans la Société théosophique 63
Les Sacrements 91
Allocution prononcée le jour du Lotus Blanc . 119
L'Étudiant théosophe vis-à-vis de la Révélation, de l'Inspiration et de l'Observation 149



RENSEIGNEMENTS

La Société Théosophique se compose d'étudiants appartenant, ou non, à l'une quelconque des religions ayant cours dans le monde. Tous ses membres ont approuvé, en y entrant, les trois buts qui font son objet; tous sont unis, par le même désir de supprimer les haines de religion, de grouper les hommes de bonne volonté, quelles que soient leurs opinions, d'étudier les vérités enfouies dans l'obscurité des dogmes, et de faire part du résultat de leurs recherches à tous ceux que ces questions peuvent intéresser. Leur solidarité n'est pas le fruit d'une croyance aveugle, mais d'une commune aspiration vers la vérité qu'ils considèrent, non comme un dogme imposé par l'autorité, mais comme la récompense de l'effort, de la pureté de la vie et du dévouement à un haut idéal. Ils pensent que la foi doit naître de l'étude ou de l'intuition, qu'elle doit s'appuyer sur la raison et non sur la parole de qui que ce soit.

Ils étendent la tolérance à tous, même aux intolérants, estimant que cette vertu est une chose que l'on doit à chacun et non un privilège que l'on peut accorder au petit nombre. Ils ne veulent point punir l'ignorance, mais la détruire. Ils considèrent les religions diverses comme des expressions incomplètes de la Divine Sagesse et, au lieu de les condamner, ils les étudient.

La Théosophie peut être définie comme l'ensemble des vérités qui forment la base de toutes les religions. Elle prouve que nulle de ces vérités ne peut être revendiquée comme propriété exclusive d'une Église. Elle offre une philosophie qui rend la vie compréhensible et démontre que la justice et l'amour guident l'évolution du monde. Elle envisage la mort à son véritable point de vue, comme un incident périodique dans une existence sans fin et présente ainsi la vie sous un aspect éminemment grandiose. Elle vient, en réalité, rendre au monde l'antique science perdue, la *Science de l'Ame*, et apprend à l'homme que l'âme, c'est lui-même, tandis que le

mental et le corps physique ne sont que ses instruments et ses serviteurs. Elle éclaire les Écritures sacrées de toutes les religions, en révèle le sens caché et les justifie aux yeux de la raison comme à ceux de l'intuition.

Tous les membres de la Société Théosophique étudient ces vérités, et ceux d'entre eux qui veulent devenir Théosophes au sens véritable du mot, s'efforcent de les vivre.

Toute personne désireuse d'acquérir le savoir, de pratiquer la tolérance et d'atteindre à un haut idéal, est accueillie avec joie comme membre de la Société Théosophique.

SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE DE FRANCE

59, *avenue de La Bourdonnais, Paris.*

Buts de la Société.

1° Former un noyau de fraternité dans l'humanité, sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance.

2° Encourager l'étude des religions comparées, de la philosophie et de la science.

3° Étudier les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs latents dans l'homme.

L'adhésion au premier de ces buts est seule exigée de ceux qui veulent faire partie de la Société.

Pour tous renseignements s'adresser, selon le pays où l'on réside, à l'un ou l'autre des Secrétaires généraux des Sociétés nationales diverses dont voici les adresses :

France : 59, avenue de la Bourdonnais, Paris, 7e.
Grande-Bretagne : 106, New Bond street, Londres, W.
Pays-Bas : 80, Amsteldjik, Amsterdam.
Italie : 1, Corso Dogali, Gênes.
Scandinavie : 7, Engelbrechtsgatan, Stockholm.
Indes : Theosophical Society, Benarès, N. W. P.
Australie : 132, Phillip street, Sydney. N. S. W.
Nouvelle-Zélande : 351, Queen Street, Auckland.
Allemagne : 17, Motzstrasse, Berlin, W.
États-Unis : 103, State, Street, Chicago.

Amérique centrale : Apartado 365, La Havane. Cuba.
Hongrie : Rokk Szilard Ut. 39, Budapest.
Finlande : Pekka Ervast, Agelby.
Russie : Kabinetskaya, 7, Saint-Pétersbourg.
Bohême : Van Bedrnick-Chlumsky, Prague.
Afrique du Sud : P. O. Box 644. Pretoria, Transvaal.

Agents présidentiels.

Pour l'Espagne : M. J. Xifré, 4, rue Aumont-Thiéville, Paris XVIIIe.

Pour l'Amérique au Sud : M. F. Fernandès, 2927, Calle Cordoba, Buénos-Ayres.

ETUDE GRADUÉE

de l'Enseignement Théosophique

EXTRAIT DU CATALOGUE

Ouvrages élémentaires.

Annie Besant. — La Théosophie et son œuvre dans le monde 0 20
— La Nécessité de la Réincarnation 0 20
C. W. Leadbeater. — Une Esquisse de la Théosophie 1 25
Dr Th. Pascal. — A. B. C. de la Théosophie 0 50
— La Théosophie en quelques chapitres 0 50
Aimée Blech. — A ceux qui souffrent . . . . 1 »

Ouvrages d'instruction générale.

J.-C. Chatterji. — La Philosophie ésotérique de l'Inde 1 50
Annie Besant. — La Sagesse antique . . . . 5 »
A. P. Sinnett. — Le Bouddhisme ésotérique. 3 50
Dr Th. Pascal. — Essai sur l'Évolution humaine . . . 3 50

Ouvrages d'instruction spéciale.

Annie Besant. — La Mort et l'au-delà 1 50
— La Réincarnation 1 50
— Le Karma . . . . 1 »

2559. — Tours, imp. E. ARRAULT et Cie.

TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie